

UNIVERSITE DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1931-1932 — N° 16

ESSAIS

SUR QUELQUES MANIFESTATIONS PSYCHOPATHIQUES DE L'INSTINCT SEXUEL

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 4 Décembre 1931

PAR

Georges-Alfred-Jean MOULINIER

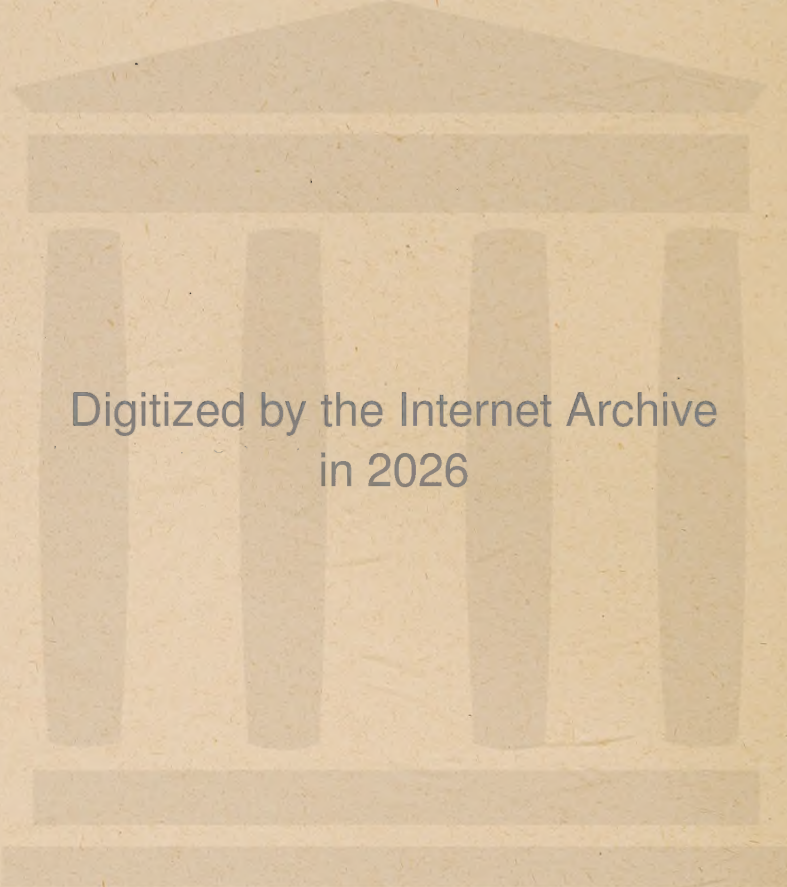
ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à PÉRIGUEUX (Dordogne), le 2 Janvier 1906

Examineurs de la Thèse	{	MM. MAURIAC, professeur	Président
		LANDE, professeur	Jugés.
		PERRENS, agrégé	
		BEAUVIEUX, agrégé	

BORDEAUX
IMPRIMERIE RENÉ SAMIE
21, 23, rue Teulère

1931



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITE DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1931-1932 — N° 16

ESSAIS SUR QUELQUES MANIFESTATIONS PSYCHOPATHIQUES DE L'INSTINCT SEXUEL

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 4 Décembre 1931

PAR

Georges-Alfred-Jean MOULINIER

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à PÉRIGUEUX (Dordogne), le 2 Janvier 1906

Examineurs de la Thèse	{	MM. MAURIAC, professeur	<i>Président</i>
		LANDE, professeur	} <i>Juges.</i>
		PERRENS, agrégé	
		BEAUVIEUX, agrégé	

BORDEAUX
IMPRIMERIE RENÉ SAMIE
21, 23, rue Teulère

1931

FACULTE DE MEDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSE, MOURE, PRINCETEAU, W. DUBREUILH, RIVIÈRE,
BARTHE. LE DANTEG, DENIGES, AUCHÉ.

PROFESSEURS :

	MM.		MM.
Clinique médicale	MAURIAC.	Clinique ophtalmologique....	TEULIÈRES.
id.	CASSAET.	Clinique chirurgicale infantile	ROCHER.
Clinique chirurgicale	CHAVANNAZ.	et orthopédie	GUYOT.
id.	BEGOUIN.	Clinique gynécologique.....	CRUCHET.
Pathologie et thérapeutique	CARLES.	Clinique médicale des mala-	DELAUNAY.
générales	ANDÉRODIAS.	dies des enfants	SIGALAS.
Clinique d'accouchements ..	SABRAZES.	Chimie biologique et médicale	BONNIN.
Anatomie pathologique et mi-	VILLEMIN.	Physique médicale et phar-	PETGES.
croscopie clinique	G. DUBREUIL.	maceutique	DUVERGEY.
Anatomie	PACHON.	Médecine coloniale et clin.des	ABADIE.
Anatomie générale et histolo-	LEURET.	maladies exotiques	PORTMANN.
gie	LANDE.	Clinique des maladies cuta-	LABAT.
Physiologie	RECHOU.	nées et syphilitiques	SELLIER.
Hygiène	CHELLE.	Clinique des maladies des	
Médecine légale et déontolog.	BEILLE.	voies urinaires.	
Electroradiologie et cliniq.	DUPOUY.	Clinique des maladies nerveu-	
d'électricité médicale	MANDOUL.	ses et mentales	
Chimie	DUPÉRIÉ.	Clinique d'oto-rhino-laryngol.	
Botanique et matière médicale		Toxicologie et hygiène appli-	
Pharmacie		quée	
Zoologie et parasitologie		Hydrologie thérapeutique et	
Médecine expérimentale		Climatologie	

MM. MICHELEAU (Médecine générale), MURATET (Anatomie pathologique),
GOLSE (Pharmacie), LACOSTE (Histologie).

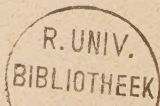
AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie	DUBECQ.	Maladies mentales	PERRENS.
id.	DUFOUR.	Chirurgie générale	PAPIN.
Physiologie	FABRE.	id.	JEANNENEY.
Parasitologie et sciences na-	R. SIGALAS	id.	CHARRIER.
turelles	GREYX.	id.	LOUBAT.
Médecine générale	AUBERTIN.	Obstétrique	PERY.
id.	DAMADE.	id.	RIVIÈRE.
id.	PIÉCHAUD.	Ophtalmologie	BEAUVIEUX.
id.	DELMAS-MARSALET.	Dermatologie et syphiligraphie	JOULIA.
		Chimie générale pharmaceuti-	VITTE.
		que et toxicologie	

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Clinique dentaire	CAVALIÉ.	Fuériculture	FAUGÈRE.
Médecine opératoire	PAPIN.	Démonstrations et prépara-	GOLSE
Clinique d'accouchements ...	RIVIÈRE.	tions pharmaceutiques	R. SIGALAS.
Ophtalmologie	CABANNES.	Zoologie et parasitologie ...	
Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre			
et les infirmes.			
Cours complémentaire annexe : — Prothèse et rééducation professionnelle..			MM. N. GOURDON.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.



A TOUS CEUX QUE J'AIME
ET QUI M'AIMENT

A MON PRESIDENT DE THESE,
MONSIEUR LE PROFESSEUR MAURIAC

PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PRÉFACE

Si l'on pouvait connaître la vie intime quotidienne d'un homme, on y découvrirait bien souvent de petits ~~conflits~~ douloureux qui amènent, à la fin du jour, une tristesse, une lassitude, faites de la sensation vague d'infimes défaites accumulées.

A chaque instant, depuis l'enfance même, nous sommes la proie des sollicitations désordonnées de l'instinct, que refrène vite le contact journalier avec le monde. Si l'on n'a pas le courage et même quelquefois le désir de trouver en soi une censure, elle nous est imposée par les contingences extérieures, et nous nous y soumettons inconsciemment. Cette discipline, qui était à l'origine une contrainte, devient à la longue une habitude. Si la sollicitation de l'instinct, en particulier de l'instinct sexuel, devient trop violente, ou bien l'homme écartant irrésistiblement toute censure aura un besoin de réalisation immédiate, ou bien, délibérant inconsciemment avec lui-même, il se réfugiera, pour faire malgré tout sa part à l'instinct, dans une sorte de pis-aller voluptueux, masquant sa victoire par de petites concessions intellectuelles qu'il s'octroie, ou bien enfin, si la réaction sur lui-même est aussi violente que fut la sollicitation instinctive, la victoire de la censure sera totale, et glorifiée dans un isolement moral complet.

De ces trois états, on peut dire que le premier est un état animal, le second un état social, le troisième un état divinisé. Le premier est fondamentalement le plus normal, le second semble normal par la force des choses, et le troisième est pathologique.

J'essaierai d'en disputer dans ce petit travail.

AVANT-PROPOS

Je veux dédier spécialement cette thèse au Président de mon jury, M. le Professeur Mauriac, pour la grande reconnaissance que je lui dois d'avoir bien voulu accepter cette charge, m'ayant fait ainsi un très appréciable honneur.

Je veux la dédier aussi à M. le Professeur Perrens. Qu'il trouve ici l'assurance de ma grande admiration et de mon grand respect.

Je la dédie aussi à M. le Médecin général Dargein, Directeur de l'Ecole où j'ai passé quelques bonnes heures tranquilles.

CHAPITRE PREMIER

ESSAIS SUR QUELQUES MANIFESTATIONS PSYCHOPATHIQUES DE L'INSTINCT SEXUEL

Lorsque l'on compare la vie végétative d'un nourrisson avec celle d'un jeune chien, on n'y trouve point de différences fondamentales.

Mais le docteur Sigmund Freud eut le mérite, sinon le courage, d'instituer, au début de ce siècle, une psychologie du nouveau-né, et plus particulièrement une psychologie sexuelle. Considérons qu'il n'y a là aucune monstruosité, et que le fait d'accorder un érotisme, même rudimentaire, au petit être, ne lui enlève pas de son innocence.

L'enfant arrive à la vie avec une hérédité somatique, mais aussi avec une hérédité des instincts. Ceux-ci, immédiatement, entrent en jeu. Il a faim : il s'apaise au sein maternel. Il a froid : ses larmes, ses cris, ses gesticulations appellent et trouvent la tiédeur nécessaire. Il a peur : de cette peur atroce, originelle, des premières ténèbres inexplicables de la vie, et c'est aussitôt la recherche instinctive d'un asile et la découverte d'une consolation.

Si l'instinct de nourriture, donc de conservation, est d'em-

blée en lui, trouble, animal, primaire, on peut bien admettre que l'instinct sexuel, non encore spécifique et socialisé, a sa part dans la vie de bête de ce petit corps, qu'il n'est point encore dissocié des autres instincts et se confond avec eux. Dès lors, si l'on considère qu'il n'existe point de zone érogène chez le nouveau-né et que son inconsciente activité, activité toute de conservation et de persistance, gravite autour de son tube digestif, il faut bien admettre également que l'instinct sexuel, héréditaire comme les autres et érigé avec eux, en faisceaux, en tendances irrésistibles, devient, même pour une faible part, une cause motrice dans les fonctions de préhension, de digestion, d'assimilation et de défécation.

Dans toutes ces considérations, il ne faut pas perdre de vue que l'enfant n'est qu'une petite brute à fonctions déterminées, fatales, inconscientes. Sa psychologie élémentaire, selon Freud, consiste donc à constater d'abord ses vagissements de pauvre animal désemparé et nu. Puis son évidente satisfaction à caresser et à prendre le sein de sa mère. Sa béatitude de bête repue lorsque l'adorable lait maternel s'assimile à lui, et ce plaisir de détente lorsqu'il donne à tout ce qui n'est pas son humble « moi » végétatif, les déchets inutiles.

L'obscur besoin de vivre n'a-t-il point déjà, chez lui, pour corollaire, ce besoin non encore psychique d'éternité, de durée, donc de reproduction ? Si les cellules grises de l'écorce se préparent à une différenciation supérieure, amenant un début de réactions cérébrales, le spermatozoïde définitif et la spermatogonie intermédiaire sont déjà prévus dans le spermatocyte. Cette activité occulte de la cellule sexuelle ne peut-elle faire accepter une correspondance extérieure d'attitudes ? Laissons là s'affronter le philosophe et l'embryologiste. Le problème étant trop surhumain et sa solution trop lointaine pour nous, acceptons le docteur Freud comme médiateur discuté et bienveillant, entre Bergson et Ranvier,

Au fond, peu importe pour la morale, la haute psychologie ou la pédagogie future, que sucer son pouce ou le sein de sa mère soit pour le tout-petit une manifestation de sexualité larvée. Admettons sa possibilité. Nous n'avons point eu l'occasion de fréquenter assidûment les nouveaux-nés et l'impossibilité d'une rétrospection intime nous laisse une neutralité opportune en cette affaire.

Y a-t-il une période, chez l'enfant, où s'ébauche une vie sexuelle indiscutable ? Il semble qu'à partir d'un certain moment l'enfant, prenant conscience de ses plaisirs, ne les accepte plus, physiquement, comme une bête, mais bien comme un homme. Ce n'est plus la cause, génératrice du plaisir, qu'il reconnaît brutalement, mais le plaisir lui-même, qu'il attend, l'identifiant à un plaisir antérieur. Un début d'opération mentale succède à la soumission animale du monde, encore un peu chaotique, des perceptions. La main qui va caresser n'est plus l'objet brut, mais bien un symbole du plaisir, qu'il érige déjà, dans son intellect. L'idée commence à se mêler à la joie qu'il subit. On ne peut pas dire du nourrisson qu'il soit content de manger lorsqu'il a faim. Il est simplement un ensemble d'organes satisfaits, comme si chacun de ces organes jouissait d'une autonomie dans sa satisfaction, sans retentissement sur tout le corps. Mais, plus tard, l'enfant a l'intelligence de sa joie. Il prévoit déjà que « manger » lorsqu'il aura faim, sera pour lui un plaisir. La fatalité de ses instincts devient, dès lors, supérieure, de purement animale qu'elle était avant.

L'instinct sexuel est en lui, latent, inemployé, non révélé. Et peu à peu cette révélation va s'accomplir. Elle va se faire inconsciemment, par l'enfant lui-même et par le monde extérieur. Par lui-même, grâce à l'ébauche et la mise en éveil d'une sensualité. Par l'extérieur, grâce à la mise en jeu de l'amour-propre.

L'instinct sexuel va se dégager lentement du faisceau trouble des autres instincts. Il va constituer, chez l'enfant, une source de joies rudimentaires, qu'il acceptera sans les comprendre. Là réside la différence avec la satisfaction des

autres instincts. L'enfant peu comprendre sa joie lorsqu'il a faim et qu'il mange. Il la comprend si bien qu'elle est devenue chez lui une habitude qu'il admet une fois pour toutes, sans tentative d'analyse puérile, un automatisme d'où toute espèce de mystère est exclu. Il sait la nature de la cause et celle de l'effet. Il n'apporte aucun retard à mettre en relation, l'un et l'autre, c'est-à-dire à créer un plaisir : se nourrir dès qu'il le faut, est d'une logique quotidienne.

Par ailleurs, il est indiscutable que la plupart des enfants retardent le plus possible le moment de la défécation et de la miction, lorsque le besoin s'en fait sentir. Il est à remarquer que ces besoins ont pour domaine des zones érogènes telles que la vessie, l'urèthre, le rectum, l'anus. L'enfant semble ainsi s'organiser, inconsciemment, une sensualité fruste, en combinant la joie de l'attente avec celle de la libération consécutive. Cette obscure mise en scène d'une joie n'est point de la même nature que le mécanisme d'attitudes claires, définies, extériorisées, mis en jeu par l'instinct de nourriture. Nous croyons que l'enfant perçoit très faiblement la différence qualitative de ces deux joies. Et déjà sent-il peut-être une espèce d'indignité à accueillir la joie inférieure, puisqu'il n'en parle pas, qu'elle fait partie de sa vie intime, alors qu'il dit fort bien son contentement de manger.

On ne peut guère nier que cette vague sensualité « pelvienne » soit de nature érotique et seulement érotique. Nous n'entreprendrons pas ici son analyse. Hesnard en a discuté longuement dans son livre *La vie et la mort des instincts*.

Mais il est des manifestations plus apparentes d'un instinct qui se fait jour chez l'enfant. Celles-ci peuvent revêtir plusieurs formes, soit isolées, soit combinées. Formes psychiques où se rencontrent l'émotion rudimentaire du beau et du sublime, l'attendrissement, la pitié, l'admiration. Et les formes physiques où domine la sensualité pure, associée souvent à des ébauches précoces de sadisme et de masochisme.

Si l'on observe attentivement les jeux des enfants, on

remarque une tendance, une prédilection instinctive vers tout ce qui peut concourir à leur plaisir. A part ce plaisir purement animal du mouvement, il est une catégorie de plaisirs qui s'adresse à leur faculté d'émotivité et à leur sensualité. Je me souviens de l'inconsciente sélection que je faisais, avec mes petits camarades d'école, parmi nos chansons enfantines. Notre émotion était en raison directe du mystère, du merveilleux et, par-dessus tout, de la féminité que comportaient nos chants. Émotion asexuée, pour ainsi dire, car il n'y avait point encore, chez l'un et chez l'autre sexe, de sourde prévision d'un partenaire. On ne pouvait pas dire de notre plaisir qu'il fût mâle ou qu'il fût femelle. L'élément « douceur » et l'élément « tristesse » touchaient seuls notre sensibilité. Peut-être, garçons ou filles, pressentions-nous déjà la lointaine douceur d'un amour encore vague et indéfini, mais aussi sa tristesse. Inconsciemment, « doux et triste » devenait un symbole dans la femme et dans tout ce qui rappelait la femme, dans nos chants. D'où venait cette bizarre sélection des chansons, sinon d'un besoin inavoué et latent d'être ému, et d'une façon qui ne nous était point accoutumée ? Et cete émotion trouble n'était-elle point déjà sexuelle ?

Lorsque nous chantions : « Où t'en vas-tu, soldat de France... », nous n'étions, sans doute, que de petits automates, répondant au besoin d'un programme scolaire. La preuve est que nous déformions les mots, mais d'une façon toute mécanique, et que nous ne nous étonnions point de l'incompréhension finale du texte.

Mais lorsque le chant s'adressait à des princesses qui mouraient, à des petites filles qui pleuraient dans un cachot, aux robes que mettrait cette bergère « qui avait du bon fromage », il y avait en nous une humble ferveur, une application attendrie à faire nos intonations plus sublimes, et je me souviens d'avoir pleuré plus d'une fois, en cachette, par pudeur, sur les malheurs d'une reine merveilleusement belle, que nous glorifions chaque jour dans nos cœurs.

Nous avions créé ainsi, sans le savoir, une espèce de monde voluptueux, dans lequel nous nous complaisions. Monde de vagues formes féminines, toujours merveilleuses, de robes, de paillettes, de dentelles exaltantes. Nous lui offrions notre inconsciente soumission, comme au maître obscur de nos émotions et de notre sensualité naissantes. Je me rappelle un détail bizarre : parmi nos chants, l'un disait :

Mon âne, mon âne a bien mal à la tête,
Madame lui fit faire un bonnet pour sa fête,
Et des souliers lilas, etc...

Mes camarades et moi, filles et garçons, avions transformé, d'emblée, sans le savoir, l'idée grossière du quadrupède évoqué dans le chant en idée qui correspondait mieux à notre besoin incompréhensible de féminité et de grâce, et nous disions : « Monane, Monane... », comme si « Monane » était une femme, et les mots associés de « Monane », de « Madame » et de « lilas » nous satisfaisaient entièrement, vaguement conscients que nous étions d'une harmonie et d'une unité nécessaires. Cette métamorphose d'un mot, sa féminisation, à prononciation identique, mais à interprétation différente, n'était-elle point l'indice d'un besoin inné, d'interposition sensuelle, dans un événement banal ? Et pourtant l'idée d'âne, en l'occurrence, nous aurait dû être, d'emblée, plus intelligible, plus accessible, plus facile à admettre, dans cette manifestation journalière du chant.

Mais les mots stricts, filtrés, épurés de leur valeur terrestre, dans les mailles de notre sensibilité, nous arrivaient au cœur, en sanctification puérile. Et nous réalisions cette espèce de miracle d'idéaliser involontairement en nom de femme, le terme exact et concret d'un texte. Plus tard, devenus adultes, quand l'amour véritable est en nous, n'avons-nous point cette faculté supérieure d'édifier un monde fictif de poésie et d'irréalités, avec les matières brutes de la vie ?

Notre pitié, également, entrainait en jeu, dans les chants où les marins et les mousses mouraient en mer, où la jeune fille était torturée par son père, où « Adèle se noyait sous

le pont de Nantes ». Encore là, l'émotion était-elle peut-être plus complexe. Il y rentrait, certes, un besoin de plaindre, de caresser, de consoler; mais peut-être s'y mêlait-il l'équivoque plaisir de chanter et d'exalter, comme pour en jouir, l'évocation de la souffrance, de la peur ou de la mort d'un être. Ne s'agit-il point là d'un début psychique d'un sadisme atténué ? Nous pensons que le sadisme et le masochisme, manifestations plus ou moins intenses, mais inéluçables, de la vie sexuelle de tout individu, commence chez l'enfant, le premier sous une forme psychique, le second sous une forme physique.

Je ressentais, et nous ressentions, une étrange joie à dire de telle petite fille qu'elle était laide ou qu'elle était bête, et sa puérile détresse, qui suivait, nous faisait du bien. Nous nous amusions à compter les taches de rousseur qu'un plus petit que nous avait sur le front, et j'ai un peu honte, maintenant, des larmes que nous provoquions finalement chez lui et de l'allégresse collective qui accompagnait notre acharnement à l'humilier. On ne peut point appeler autrement que sadisme cette joie entêtée, irraisonnée, de faire le mal et de voir souffrir. Il ne s'agissait point de stricte méchanceté, car la méchanceté vraie procède, en général, de la colère. Au fond, nous étions peut-être bons, selon Rousseau. Mais nous n'étions pas responsables de nos instincts, et la Société ne nous dégradait pas encore. La seule différence entre constater qu'un camarade avait des taches de rousseur et qu'un autre avait les yeux bleus résidait dans la joie que nous donnait la souffrance du premier.

Remarquons qu'il fallait que cette souffrance fût terrestre et tangible pour mettre en jeu, chez nous, un plaisir, et que la souffrance d'un être imaginaire, telle la reine torturée de tout à l'heure, mettait surtout en nous amour et commisération et seulement une très hypothétique joie. Il fallait que nos gestes eussent un résultat malheureux, les larmes par exemple, pour que se déclanchât un plaisir. Si le petit garçon aux taches de rousseur avait ri de nos

agissements, nous aurions été les premiers, probablement, à être, non point dépités, mais indifférents. La différence entre le sadisme de l'enfant et celui de l'adulte réside peut-être dans ce fait que, dans le premier, l'enfant ne s'intéresse qu'au résultat et prend son plaisir après, et que, dans le second, le plaisir est antérieur au résultat et qu'il peut, même, se passer de ce résultat. Le plaisir sadique réside alors dans l'intention de faire souffrir, de sentir que nous portons en nous les possibilités d'une souffrance ou d'une humiliation pour un autre, sans préjuger des conséquences. Lorsque nous voulons voir souffrir une femme par notre faute, et qu'elle rit, il y a certes là une petite défaite de l'instinct, mais compensée aussitôt par la suppléance d'une joie imaginative, en nous, et consécutive à la souffrance qui aurait pu se produire chez cette femme. Notre amour-propre trouve ce pis-aller et ne nous fait retenir que l'intention. Chez l'enfant, il n'y a point de joie prévue. L'innocence est, sans doute, chez lui, à la base de ses actes et l'instinct ne revêt pas le caractère d'une préméditation, mais s'exerce, surtout, sur des constatations. Nous pensons donc que l'on peut, sans hésiter, parler d'un sadisme chez l'enfant.

Inversement, je me souviens de cette tendance que nous avions tous, plus ou moins, à nous sentir souffrir physiquement. Lorsque nous propositions de jouer « au gendarme et au voleur », il y avait toujours plus de volontaires parmi les voleurs que parmi les gendarmes. Il se trouvait, d'autre part, que les premiers étaient toujours plus jeunes que les seconds. Je ne pense pas qu'il s'agissait là de la manifestation précoce d'un esprit frondeur contre la morale, mais bien de cette étrange aspiration sensuelle, pour les plus faibles, d'être molestés, pincés, frappés, en un mot d'être humiliés physiquement par les plus forts. Lorsque nous jouions à « saute-mouton », je me souviens de l'impression voluptueuse, faible et diffuse, de vide bizarre, que me procuraient les mains d'un camarade s'appuyant sur mes reins

ou sur ma colonne vertébrale. Il s'agissait là d'une seconde de soumission, d'infériorité physique, de domination dans l'espace, s'exerçant sur des parties déterminées de mon corps. Je pense que ces mêmes mains, pressant ma tête ou ma joue, ne m'auraient point donné le même plaisir. Actuellement, de très loin dans le temps, je ne peux pas nier qu'il y ait eu plaisir et que ce plaisir, moitié psychique, moitié physique, était fait du sentiment et de la sensation d'une domination temporaire, s'effectuant sous forme purement physique, sur des zones d'élection. La sensualité, indubitablement, jouait là son rôle. Elle peut seule expliquer la nature de ces impressions. J'ai recueilli des confidences du même ordre, chez d'autres, et dans toutes on peut déterminer une origine sexuelle.

Toutes ces manifestations sont le fait d'un instinct naissant, mais qui va encore à la dérive, sans objet, sans discipline, sans définition. A mesure que l'enfant les sent confusément et leur attribue une origine, une censure va commencer à les combattre. Censure double : autogène et hétérogène. Autogène : comme si nous portions en nous une espèce de honte héréditaire de tout ce qui touche à la sexualité. Mais cette censure agira d'autant plus faiblement que les relations de la cause à l'effet sont perçues faiblement par l'enfant, et cette action entrera pour une part très minime dans toutes les interdictions qui vont se dresser devant l'instinct.

Il serait intéressant de vérifier, si c'était possible, ce que deviendrait et comment évoluerait l'instinct sexuel d'un enfant, isolé complètement de ses parents et du monde, depuis sa naissance. On ne peut préjuger d'une transformation dans un sens d'animalité complète, ou dans un sens de disparition progressive ou d'atrophie. Le « refoulement » de Freud fonctionnerait-il, dans l'ombre et dans la solitude ? Si oui, il ne pourrait trouver ses éléments que dans le petit être lui-même, isolé, sans contact social ou moral avec l'extérieur. Dans ce cas, s'offre à nous ce dilemme : ou bien

ces éléments procèderaient d'une morale — et c'est peu probable, car la morale, pour être, a besoin de la dualité d'une comparaison, — ou bien, et c'est le seul mode que l'on puisse admettre dans ce cas, l'instinct sexuel, héréditaire, s'accompagne, à la naissance, de son antidote héréditaire également.

Si le « refoulement », dans l'hypothèse envisagée du nouveau-né complètement isolé, ne fonctionne pas, l'instinct va suivre son développement animal et libre. Il ne se socialise pas et reste un instinct pur : irraisonné et fatal. Or, il est indéniable que l'instinct sexuel d'un homme normal, à mesure qu'il se fait jour chez lui, tombe habituellement sous les coups de la raison et de la discipline, toutes choses qui contre-définissent un instinct. Il en résulte, non point une atrophie de l'instinct — car il est toujours latent en nous, aussi puissant, et toujours prêt à se manifester lorsqu'une cause quelconque le libère de son espèce d'engourdissement forcé, — mais bien une canalisation vers notre intérieur, avec limites latérales, qui imposent une direction. Et cela est l'œuvre, par-dessus tout, d'une censure hétérogène, venue d'abord de la société parentale, s'élargissant ensuite dans la société des autres hommes.

La censure parentale agira d'abord sur les premières manifestations sensuelles de l'enfant. Celles-ci se résument en une naïve quiétude voluptueuse, résultant de la satisfaction animale de ses besoins organiques.

A ce moment, l'enfant est la propre cause et le propre centre de ses plaisirs. Hesnard nous dit que la tendance première de l'enfant est de se conserver dans sa substance même et de garder en lui tout ce qui est « lui » et qui vient de lui. Là s'enchaînent et se confondent l'instinct de nourriture, l'instinct de conservation et l'instinct sexuel. Déchets et substance vivante ne font qu'un, et l'enfant se complait dans cette unité et dans cet inconscient besoin de rester un « tout ».

Dès lors, apparaît la souillure. On ne peut nier la satis-

faction que procure au petit être cette souillure. Les parents, ou l'entourage, suppriment bientôt cette joie primitive et donnent à l'enfant les premières notions de propreté. L'enfant y est, du reste, passablement rebelle. Et cela est assez troublant. Il ne s'agit point là, en effet, d'une tentative de désobéissance ou d'infraction contre une autorité qui commence à se manifester, mais bien du regret imprécis et difficilement accepté, d'une inconsciente joie qu'on supprime. L'enfant, peu à peu, va acquérir les premières notions de pudeur, sous l'influence parentale, et la propreté, qui était à l'origine une contrainte, va devenir progressivement une habitude et même un instinct secondaire, et le respect physique de soi-même constitue le premier résultat de la proche censure de la mère ou du père. Puis, à mesure qu'il avance en âge et qu'il prend peu à peu contact avec la vie extérieure, l'enfant va développer ses facultés d'observation et son besoin de connaître. Il n'a point encore la notion d'un déterminisme sexuel et, *à fortiori*, de la dualité de ce déterminisme. Mais il va pressentir d'autant plus intensément le mystère trouble de l'amour que, d'une part, tout, autour de lui, concourt à lui éclaircir, et que tout concourt, simultanément, à lui cacher, sinon à lui en falsifier la signification. Tout d'abord, il peut surprendre des gestes de tendresse du père et de la mère. Et le fait qu'il « surprend », éveille obscurément en lui l'idée d'anormal, de caché, d'inhabituel, d'interdit. Il commence à classer naïvement et vaguement ce qui appartient au quotidien et ce qui appartient au fortuit. Les faits fortuits vont se fixer dans son subconscient, et s'organiser en un monde nouveau d'hypothèses, de systèmes, qu'il gardera jalousement pour lui. Curiosité, censure, pudeur, tels vont être les éléments de base de sa vie sexuelle autonome. La défiance et le doute en seront les conséquences. On détourne ses regards d'une femme enceinte, de deux chiens qui s'accouplent, des symboles inscrits sur les murs de la ville : censure. Les images entrevues vont s'accumuler, mais déformées et détournées

de leur signification vraie. Elles illustrent, sans l'expliquer, le monde abstrait de l'interdit. L'enfant va presque inconsciemment scinder en deux l'uniformité apparente de la vie extérieure, et faire un départ, encore imprécis, entre les mots et les gestes qu'on explique et ceux dont on le détourne, sans explication. Au spectacle du « mal » vulgaire, la morale viendra à son secours et définira. On lui dira : « Ces deux enfants se battent : c'est mal ; parce qu'il ne faut pas faire souffrir un camarade, et il ne faut pas, non plus, abuser de sa force. »

D'autre part, la vie, de tous côtés, offre à ses jeunes sens et à sa jeune intelligence des manifestations sexuelles de toutes sortes, que la censure érige aussitôt en mal, dès le moment qu'elle veut les lui cacher. La vie sexuelle autonome de l'enfant peut être comparée à un champ inculte que les images sexuelles, venues de l'extérieur, vont ensemençer secrètement. Et les germes, devenus faisceaux vivants et adultes, constitueront bientôt ce que nous pourrions appeler : la première preuve évidente. Mais, dans l'intervalle, s'intercalent une série de phases : phase préparatoire où domine un rudiment d'angoisse ; phase de démonstrations inconscientes ; phase d'attente ; phase de révélations certaines.

La première phase est une phase synthétique, pendant laquelle s'élaborent, puis s'emmagentisent, chez l'enfant, des idées générales de sexualité ambiante. Ces idées, venues fortuitement d'images et de sensations extérieures, qu'on lui déforme volontairement, vont se compliquer d'un apport affectif et imaginatif, propre à l'enfant. Les révélations extérieures, qu'il accumule en secret, malgré toutes les censures, vont s'affronter, s'intriquer avec ce monde chaotique d'hypothèses qu'il a déjà en lui, préformées. Il en résultera, non point une explication, mais d'obscures concordances et contradictions, qui vont créer, chez l'enfant, un léger état d'angoisse. Mais là, l'observation objective est presque impossible, car l'enfant montre peu cette angoisse.

Aussi, est-il nécessaire d'avoir recours à nos souvenirs personnels, aussi vagues soient-ils.

Cette anxiété puérile a besoin, pour se réaliser, de trois éléments : élément sensoriel; élément sensible; élément sensuel. L'élément sensoriel nécessite une faculté d'observation et de perception assez développée. Il est certain que chez les petits idiots, ou chez les enfants qui restent trop isolés du monde extérieur, cet élément sera très rudimentaire et s'atrophiera, par la faute d'une trop grande animalité, ou d'une trop grande carence de sensations. Lorsque, enfant, je lis « le prince et la bergère s'aimèrent toute leur vie, et ils eurent beaucoup d'enfants », j'enregistre, certes, des images puériles distinguant, malgré tout, une nécessité mâle, un prince, et une nécessité femelle, une bergère, pour aboutir au fait « d'aimer » et « d'avoir beaucoup d'enfants ». Je constate naïvement, sans expliquer. Je raisonne, non moins naïvement, sur cette image; je l'embellis, je la poétise, j'organise à ma façon la vie idéale d'un couple féerique. Je lui façonne des dangers dont je souffre, des aventures auxquelles je participe, des victoires dont je jouis. L'élément sensibilité est entré en jeu. A l'image, pour laquelle l'adhésion de toute cette sensibilité est acquise, a succédé l'émotion. Et supposons qu'à cette image, autorisée par la conscience et la morale courante, se superpose une des images « refoulées » par l'intermédiaire de la censure, et qui fait partie de notre monde sexuel secret. Supposons que la notion de féminité et de masculinité, de couple agissant, entrevue réellement dans la vie, se confonde avec les mêmes notions, mais atténuées, idéalisées, et non censurées, du conte de fée. Nous ne nous rendrons pas compte de la superposition qui se fait en nous et de l'élaboration lente, métamorphosant les nécessités hypothétiques de tout à l'heure, en nécessités réelles, organiques. Mais, dès lors, ce monde sexuel interdit et « refoulé » va donner aux naïves images primitives une teinte de sensualité que nous ne songions point à y découvrir, mais toujours sous le sceau

de la censure. Les idées innocentes d'aimer, de mariage, d'avoir des enfants, de puérilement concrètes et imagées qu'elles étaient, vont se transformer en idées pures, abstraites, inexpliquées, grâce à l'obscur intervention de ce « tout » sexuel et inexpliqué, qui existait antérieurement en nous. La notion d'interdit, de honteux va s'amplifier: nous associerons l'idée de mal aux mots mariage, fiançailles, avoir des enfants, et nous rougirons ou nous baisserons la tête quand on les prononcera devant nous, ou quand on en évoquera l'idée. Dans l'exemple choisi, le naturel, le normal, le permis, est devenu, progressivement et à notre insu, une honte dont, seule, nous avons conscience. Et la censure, dans ce cas, trouve sa cause, son action, ses conséquences en nous, et réalise un cycle intérieur que n'aperçoit point l'entourage. Il est indéniable que l'enfant entrevoit des possibilités d'explication des manifestations sexuelles qui l'entourent, et que, d'autre part, leur représentation imagée rentre en lui, délibérément déformée et inexpliquée. C'est de là, pensons-nous, que vont naître toutes sortes de conflits, d'angoisses, de débats, atténués, certes, et intimes, mais réels. Nous n'insisterons pas sur ce sujet. Mais nous pensons que, chez les enfants, certains états languissants, certaines rêveries, certains besoins étranges d'isolement, certain nervosisme ou irritabilité insolites, caractérisent cette phase d'angoisse. Nous retrouverons, chez l'adulte, une même angoisse, mais angoisse supérieure, avec une différence de degré, mais peut-être pas de nature.

Parallèlement à cette phase d'angoisse dont l'enfant est le siège, se place une autre phase que nous appellerons : phase de démonstrations inconscientes. Elle comporte une série d'actes dans lesquels l'enfant, mimant des gestes sexuels, ou se soumettant à eux, mais sous une forme larvée et presque inapparente, tire une volupté de tous les symboles d'« expulsion » et d'« impulsion » que comportent ces actes. Volupté à forme toute passive et toute inexpliquée.

Il est certains actes, mettant en jeu, chez l'enfant, son

émotivité et sa sensualité, que l'on ne peut expliquer autrement que par l'intervention d'un élément sexuel. Et nous allons en donner quelques observations qui nous ont frappé.

J'ai remarqué, et principalement chez les filles, ce besoin d'extraire, par pression, un corps quelconque d'une enveloppe quelconque. J'ai observé, chez plusieurs fillettes différentes, ce besoin de presser sur un furoncle, pour en faire jaillir sa matière. Ne voyons point là le fait d'un esprit thérapeutique précoce, mais plutôt certains symptômes où se manifeste, lointain et déformé, l'instinct de procréation, et peut-être aussi une légère tendance sadique, car ici l'élément douleur intervient. Significatif, également, est cet autre exemple : certaines algues laissent échapper, lorsqu'on les comprime, une espèce de magma gélatineux, reproduisant exactement la forme du contenant. Je me souviens qu'une petite fille de huit à neuf ans me disait à ce sujet : « Oh ! que ça me fait bizarre ! » Remarquons, en passant, toute la valeur que prend ce « me », réfléchi, dans cette phrase ; comme si la fillette ressentait pour son propre compte, dans son propre moi, dans sa propre chair, l'impression recueillie aux bouts des doigts. De même, pour la fonction de défécation. le plaisir qui en résulte change de nature, et d'organique et passif qu'il était chez le tout-petit, devient fonctionnel et actif chez l'enfant plus âgé. Le plaisir unique de rétention devient alors plaisir, presque douloureux, d'expulsion. Il ne s'agit plus d'un état sensuel et asexué, pour ainsi dire, mais d'un acte, d'une parturition inférieure et grossière. Chez tous ces enfants, j'ai noté de très vagues signes de quiétude, presque de délivrance, lorsqu'il ne restait plus, dans ces exemples, que les enveloppes charnelles ou végétales, vides. A quoi rapporter le plaisir, à peine caché, que l'on peut indéniablement noter dans ce cas. Je crois qu'il s'agit là d'un obscur instinct de maternité, d'un désir sourd de mettre au monde visible une chose expulsable d'une enveloppe, en un mot, de mimer, inconsciemment et sous des formes inférieures, les fonctions générales d'accouche-

ment. Je me demande s'il ne vaut pas mieux se hâter de trouver ces manifestations assez étonnantes, plutôt que de les taxer de ridicules.

Inversement, il faut noter cette bizarre répulsion qu'éprouvent les enfants des deux sexes à l'idée de recevoir un lavement. Nous ne pensons pas qu'il s'agisse là de la même répulsion que celle qui se manifeste devant la prise de certains remèdes par la bouche. Celle-ci est justifiée par le souvenir d'impressions gustatives désagréables, antérieures. Mais rien ne justifie celle-là, *a priori*. Nous pensons que cette première répulsion est faite de la honte qu'éprouve l'enfant à prévoir un plaisir qu'il reconnaît d'avance comme spécial, inhabituel, mais dont il ne soupçonne pas, bien entendu, la nature incontestablement sexuelle. Honte faite également de la crainte que l'entourage ne s'aperçoive de son trouble. L'enfant, de passif qu'il est, dans ce cas, peut devenir actif. J'ai surpris, bien des fois, chez des enfants, d'étranges occupations, qui pouvaient paraître très naïves, à première vue, mais qui, à l'analyse, dénotaient l'assouvissement précoce et inconscient d'un instinct sexuel. Instinct refoulé, mais qui suinte, pour ainsi dire, sous des formes larvées et puériles. Nous voyons là, malgré tout, le fait d'un automatisme de gestes, qui a sa source dans le monde sexuel caché, de l'enfant, mais qui se socialise, s'humanise, en surface, gardant malgré tout son mécanisme fondamental, si la signification vraie est masquée, à l'extérieur, sous l'emprise d'une censure, habituelle, inconsciente et toujours latente. L'enfant ne prévoit point, en général, une dualité anatomique et physiologique des sexes, et leur fonction déterminée, mais il porte, dans ses actes naïfs, la démonstration toute objective que déjà leur notion est en lui, troublée, animale, insoupçonnable.

A côté de ces manifestations pures de l'instinct, gravite un monde perceptible d'autres manifestations où la sexualité s'atténue dans des sphères de demi-clarté et sous des formes sociales, sentimentalises. Nous voulons parler de cer-

tains jeux des enfants où l'instinct d'imitation masque l'instinct sexuel, en lui conférant une apparence plaisante et quasi intellectuelle. Tel le jeu du « papa et de la maman », où la petite fille parle de maternité, naïvement, sans en rien connaître, mais trouve déjà en elle les gestes émouvants de la femme. Et l'on ne saurait dire de ces gestes s'ils sont imités ou instinctifs. Il y a sans doute un mélange des deux, les premiers guidant les seconds, encore très hésitants. Dans ces jeux, l'instinct joue peut-être un plus grand rôle, chez le petit garçon. Il trouve en lui, en effet, les éléments de domination, de possession. Peut-être faut-il y faire une certaine part au sadisme. On peut dire de la fille qu'elle prévoit son rôle de mère, et du garçon qu'il « vit » actuellement, mais sans en prendre conscience, son rôle de mâle, et non point encore son rôle de père. Cette différence est curieuse à observer. Peut-on en déduire que la révélation sexuelle sera plus précoce et plus précise chez lui, alors que l'instinct, chez la fille, restera plus longtemps sous le contrôle de la censure et gardera une forme idéalisée, adoucie, et plus sentimentale ?

Les enfants, à un certain âge, ont donc la notion du couple social, si la notion du couple sexuel est encore en eux très trouble, sinon inexistante. On peut dire que, d'une part, ils agissent socialement, en apparence et consciemment, comme s'ils étaient avertis, et que, d'autre part, ils ont déjà en eux certains gestes à signification absolument sexuelle : signification réelle qu'ils ne perçoivent pas, non plus que, la plupart du temps, l'entourage, et qui se transforme en une banalité de gestes auxquels on ne prête point attention. Donc, élément inconscient essentiel : l'instinct, et élément conscient accidentel : ses manifestations extérieures, déguisées, vont constituer une espèce d'équilibre, de quiétude et d'attente, malgré leur apparente opposition. Ils suffisent à édifier un rudiment d'explication exacte, que l'enfant garde pour lui, n'osant pas s'avouer que ses hontes antérieures procédaient de phénomènes normaux, naturels.

Sa secrète vie intérieure va lentement se dépouiller de cette morale pessimiste, née de l'idée du mal, morale qu'il avait organisée, sous la discipline de la censure, et dont il ne discernait ni l'origine réelle, ni le but réel. L'hypothèse première s'est épurée lentement de tous ses facteurs d'erreurs flagrantes, de falsifications volontaires ou involontaires. Et cela du fait du développement de l'intelligence et de l'esprit d'observation. L'enfant a arrêté ses investigations intimes, après avoir fait un obscur partage entre le vrai et le faux. Des preuves sont déjà en lui, en faisceau, prêtes à s'exercer clairement sur la reconnaissance « actuelle » d'impressions antérieures refoulées. Cette phase d'attente peut durer plus ou moins longtemps, suivant le milieu familial ou social dans lequel vit l'enfant. Sa durée est conditionnée également par son éducation, son instruction, sa hardiesse ou sa timidité, sa curiosité ou son indolence mentale. Nous n'entreprendrons pas ici de décrire longuement la phase de révélation et de certitude qui succède à la phase d'attente. Disons simplement que son début peut être brusque ou progressif. Brusque dans certaines classes sociales. Plus lent dans les milieux où l'enfant est soustrait pendant plus longtemps aux influences extérieures, et où les loisirs journaliers laissent aux parents et aux éducateurs immédiats le soin d'une pédagogie plus ou moins intelligente.

Cette révélation, dans ses différents modes, peut être subjective ou objective. Subjective lorsque l'enfant est le propre intermédiaire, passif ou actif, entre une cause et un effet. Objective, lorsqu'il n'est que spectateur ou auditeur.

Disons que, dans tous les cas, la révélation, pour l'enfant, du monde sexuel authentique, qu'elle soit brusque ou progressive, tire la plupart du temps son origine d'événements fortuits. Par exemple, ce n'est point peu à peu qu'on habitue l'enfant au mécanisme sexuel de l'étamine et du pistil. Non, on peut dire que c'est au hasard d'une leçon de botanique que tel enfant reconnaît pour exactes ou fausses ses hypothèses antérieures. Tel autre, en remarquant, par ha-

sard toujours, une photographie illustrant un chapitre sur la mante religieuse, de la *Vie des insectes* de Fabre. Tel autre, au hasard des livres de médecine, des spectacles de la rue, plus souvent d'une conversation avec un camarade déjà averti.

Dans les esquisses trop rapides qui précèdent, il est bien entendu que nous n'envisageons que la majorité normale des enfants, et que les états d'idiotie ou les précocités presque pathologiques n'entrent point ici en ligne de compte.

Il serait trop long de parler ici du trouble et de l'émotion qui suivent la « certitude », de cette nouvelle honte sexuelle, consciente, expliquée, et d'une nature à la fois plus psychique et plus physique que la honte primitive de l'époque de la sexualité autonome et refoulée. Ce trouble, dont tous nous avons le souvenir tranquille ou inquiet, marque dans la vie de l'homme une fin et un commencement. Fin d'une période latente, mystérieuse, de sourde sexualité. Commencement d'une nouvelle vie sexuelle. Ce trouble, chez les uns, va se résoudre en une acceptation rationnelle, disciplinée, grégaire presque, de cette nouvelle vie. Chez d'autres, au contraire, il va inaugurer une série d'angoisses, de joies, de désespoirs, d'aspirations sublimes ou inférieures, d'enthousiasmes, de tristesse.

C'est la justification et la réhabilitation de ceux-ci, taxés souvent et arbitrairement d'« anormaux », que nous allons essayer d'entreprendre dans les chapitres qui vont suivre.

CHAPITRE DEUXIEME

L'enfant est devenu l'adulte; le cercle parental et scolaire s'est élargi, compliqué, en une organisation où vont s'éloigner les limites de l'action, des pensées et des aspirations de l'homme.

La Société consent l'homme, mais elle exige la réciproque, sinon elle le tue ou en fait un malade. L'homme est ainsi, indirectement, la propre cause de sa conservation ou de sa disparition, selon sa volonté ou son refus d'intégration dans le milieu. Cette interdépendance, paisiblement et presque universellement consentie, est une sorte de monstruosité, dans son essence. D'un côté, en effet, nous trouvons une nécessité physiologique, donc durable avec l'espèce : vivre. D'un autre côté, les lois qui régissent les relations et les devoirs des hommes, lois variables selon les progressions spirituelles de l'espèce : donc facteurs transitoires.

L'homme, en tant que matière immuable, accompagné de ce corollaire : nécessité de conservation et de perpétuation de cette matière, affronte — au moment où cette nécessité s'affirme, et où elle ne peut valoir que par les propres moyens de l'homme — un monde légal, donc arbitraire, créé par lui, où des moyens accidentels répondent plus ou moins parfaitement à des besoins essentiels. L'homme a créé des lois pour vivre. Mais une loi créée par l'homme n'est pas naturelle. Et il n'est d'harmonie que dans le naturel. On ne peut donc point parler d'harmonie vraie, dans le jeu d'offre et de demande entre la Société et l'homme. Le monstrueux réside dans ce fait que, moi, homme, élément naturel, je ne puisse pas vivre et vivre seulement d'harmonies naturelles. L'harmonie des saisons, des éclipses périodiques, de cet arbre, de ce cri d'oiseau, de ce fruit, ne me donnent qu'une satisfaction spirituelle. Pour vivre, c'est-à-dire pour être satisfait organiquement, la Société s'offre à moi avec ses lois. Je porte en moi des lois naturelles en harmonie avec d'autres lois extérieures naturelles, et ma subsistance est conditionnée par des lois arbitraires. J'adhère à ces dernières lois, je les ad mets parce qu'elles sont une nécessité sociale.

Mais au fond de nous est une désharmonie cachée, dont nous avons à peine conscience. Désharmonie faite de l'habitude, de l'entraînement social, de l'admission consentie

de tous nos besoins, dans la masse, et de ce sentiment très obscur, très lointain, de perdre peu à peu une secrète communion entre nous-mêmes et tout ce que nous voudrions être « nous », ou tout ce que nous voudrions être. Tout homme a plus ou moins ce désir d'assimiler à lui-même ce qui l'entoure. La sourde sympathie pour la pierre, le végétal, qui nous anime parfois, ne vient point de la constatation d'un état d'infériorité d'eux à nous, mais bien de cette peur brusque de sentir notre « moi » seul, éternellement limité à notre conscience. Et nous voudrions que cette pierre ou cet arbre soient « nous ». Nous souffrons de cet isolement atroce du « moi ». Nous créons une conscience à tout ce qui n'est pas nous, et nous nous en emparons, nous façonnant ainsi une Société rudimentaire, harmonieuse réellement. Ainsi, ce pouvoir de créer et d'imaginer une conscience personnelle à tout ce qui n'est pas nous, pour l'intégrer, la mêler à notre propre conscience, fait de chaque homme un poète, au sens grec du mot.

Originellement, tout homme porte en lui la peur, la solitude, l'égoïsme. Mais tout homme, avec ces trois éléments, peut se constituer une harmonie naturelle entre lui et les autres éléments. Or, la Société devient pour lui un besoin. Et cette Société lui offre la sécurité, la vie commune avec les autres hommes, mais aussi la nécessité du sacrifice et de l'abnégation. L'harmonie devient artificielle, paisible en apparence, mais constituée, au fond, par une lutte. L'homme n'est plus le poète, celui qui crée et qui veut étendre sa conscience, mais bien celui que la Société va créer, façonner en modèles multiples. L'homme s'assimile et n'assimile plus à lui. C'est ce pouvoir d'assimilation de l'homme à la Société que nous allons étudier, au point de vue sexuel.

Après la révélation sexuelle, l'homme n'est plus, pour lui-même, sa propre Société érotique. Du fait de cette révélation, le sujet se différencie, se détache de l'objet. Pendant l'enfance, l'homme, s'il a des attributs sexuels bien définis, n'en demeure pas moins, avant tout, une sorte d'herma-

phrodite imagitatif. Son instinct se réfléchit sur ses propres origines; les rêves, les aspirations ne trouvent point d'issue. Si l'individu rêve « mâle », les limites de son corps et de son esprit lui renvoient, en écho, un rêve « femelle », très vague, et il est la proie d'un plaisir hybride ou d'une anxiété indéfinie. Mais il reste « deux », malgré tout, sujet et objet.

Dès qu'elle lui apparaît, la dualité sexuelle va lui imposer une solitude nouvelle. Et c'est désarmé, isolé, qu'il va se trouver face à face avec la Société où il va vivre. Cette confrontation, ce premier contact, vont inaugurer une série de luttes entre tous les instincts et le monde. Cette lutte n'a qu'un but : vivre et se perpétuer. D'un côté, les besoins impérieux; de l'autre, la matière brute d'où ils tireront la sève nécessaire, la fragile harmonie de leur demande et de sa satisfaction. Du point de vue sexuel, nous pouvons envisager trois sortes d'attitudes de l'individu, vis-à-vis de la Société. Ou bien il y a adhésion, ou bien adaptation partielle, ou, enfin, état réfractaire. C'est ce dernier cas qui nous intéresse ici surtout, et sur lequel nous insisterons davantage. Dans tous ces cas, nous constaterons un jeu d'offre et de demande. Dans le premier, l'équilibre est stable et parfait. Dans le deuxième, l'équilibre est capricieux et imparfait. Dans le troisième, il n'y a point d'équilibre.

PREMIER CAS

Adhésion

Lorsque Néron, couronné de pampre et caressant, entre deux accords de luth, son esclave favori, regardait brûler la vieille Rome, nous pouvons dire qu'il y avait équilibre entre les demandes de son instinct et les possibilités ou les réalités de son contentement. Ce faux poète adhérerait à la Société parce qu'elle pouvait le satisfaire,

Dans nos Sociétés modernes, la civilisation, tout en socialisant l'instinct et en modérant ses exigences, conserve ses offres vis-à-vis de l'individu, multiplie les tentations, augmente en quantité les possibilités d'assouvissement de cet instinct, mais diminue la qualité de l'assouvissement. L'individu qui adhère sexuellement à la Société n'a plus de temps pour méditer sa joie ou pour s'humilier d'un échec.

Considérons un individu normal et voyons les causes d'excitations sexuelles, cérébrales ou physiques, que la Société lui présente. Dans quelles conditions et de quelle façon la Société va-t-elle agir sur l'instinct ? Cette action sera différente suivant les rapports de l'individu à la Société. Ou bien le contact est assez restreint et nous verrons l'exaspération de l'instinct, le sujet aidant lui-même à cette exaspération ; ou bien, si l'individu vit étroitement avec la Société, nous assisterons à la provocation incessante de cet instinct et, du même coup, à sa satisfaction pure et simple. L'exaspération semble être en raison directe de l'activité psychique de l'individu. Elle est fonction plutôt d'une suggestion médiate qu'immédiate. Il est certain que pour un homme, occupé du matin au soir à un travail de bureau, l'instinct n'est le plus souvent mis en jeu que par des réminiscences ou des images. Une représentation imagée s'imposera davantage à l'esprit, du fait qu'elle part de l'individu. revient à lui, ne le quitte pas, revêtant à la longue un caractère d'obsession. Nous allons en donner un exemple.

OBSERVATION I

Un jeune fonctionnaire provincial, visitant le Musée du Louvre, remarqua, entre autres tableaux, celui de Gérard : « L'Amour embrassant Psyché ». Ce jeune homme, bien portant, ne présentant aucune hérédité psychopathique, rentra en province où il menait une vie très sédentaire dans un bureau. Absorbé du matin au soir par un travail intellectuel assez ardu, il n'avait guère de temps pour penser aux choses de l'amour et « mon

instinct, me disait-il, s'endormait parmi les paperasses ». Or, dès qu'il fut revenu à son labeur, l'image du tableau entrevu s'insinua lentement dans ses pensées, se superposa aux images de ses préoccupations professionnelles. Dès lors, il rapporta peu à peu aux choses banales de la vie la représentation passionnelle qui l'assillait. Tout ce qui avait trait à l'amour, mariage, naissance, accouchement, devint pour lui le symbole du jeune dieu du tableau. Au moindre article de journal relatant quelque drame passionnel, ou quelque viol, se substituait l'image concrète du jeune homme aux gestes tendres. Il en fut de même pour tout ce qui lui rappelait le geste d'embrasser.

De même, enfin, le mot Psyché devint pour lui une obsession. « Je me surprénais, disait-il, à écrire, au milieu de mon travail, sur mon buvard, tous les mots qui me rappelaient ma hantise : psychologie, psychologue, métempsychose, âme, animal (il avait, en effet, quelque culture grecque). Ma mère s'étonna de me voir feuilleter avec attention les catalogues d'ameublement, où pouvaient figurer les psychés, miroirs vulgaires. » Il synthétisait toutes ces impressions pour aboutir finalement au tableau générateur de son obsession. Peu à peu, cette obsession, bien innocente à la vérité, prit un caractère d'exaspération physique. L'image artistique fictive devint une image lubrique et animée. Ce jeune homme paisible devint la proie d'un érétnisme sexuel constant. Son immobilité professionnelle, le calme de son bureau, la monotonie de ses occupations, sa solitude, augmentaient par contraste l'exacerbation de son instinct, « si bien, me disait-il, qu'à la fin, il fallait que je voie une femme tous les soirs ». Il se libéra, ainsi, de son obsession.

Nous remarquons ici un équilibre final entre l'offre et la demande. Nous remarquerons également que, dans tous les cas où l'offre est antérieure à la demande, l'équilibre se réalise presque toujours, car c'est l'offre qui crée les exigences, les conditionne, celles-ci restant proportionnées à celle-là; et le sujet qui « a besoin » adhère automatiquement à la masse qui satisfait. Ce jeune homme, du point de vue sexuel, dira : « La Société est bien faite. Elle a mis en moi cette image érotique, et elle m'a fourni les moyens d'assouvir mon instinct. » Nous voyons là qu'il s'agit d'une excita-

tion fortuite. Le tableau de Gérard en fut le point de départ tout à fait accidentel.

Mais, pour l'homme en contact constant avec la Société et qui admet, *a priori*, tout ce qu'elle lui offre, nous pouvons dire que l'excitation originelle est permanente, essentielle, quotidienne. Mais nous dirons aussi qu'elle est aveugle, qu'elle ne sélectionne point intelligemment les caractères et les tempéraments, mais qu'elle fait, autour d'elle, des prosélytes enthousiasmés d'emblée, et des victimes qui s'isolent dans un autre enthousiasme, mais réfléchi, intérieur, et dans une sorte d'ardent pessimisme.

Revenons donc à l'homme qui « adhère » et voyons quelle est, sexuellement, l'attitude de la Société vis-à-vis de lui. Nous pouvons dire que tout, ou presque tout, est une cause de mise en jeu de son instinct, et une garantie de satisfaction immédiate. Nous pourrions diviser en deux les suggestions sexuelles, de la Société à l'individu : suggestions cérébrales et suggestions physiques. L'individu sur lequel ces suggestions ont prise s'y soumet d'avance, inconsciemment, les admet une fois pour toutes comme facteurs indispensables à sa vie quotidienne. C'est une emprise lente, sourde, de chaque minute, un travail insidieux d'excitation de l'instinct dont l'individu ne s'aperçoit pas et qui l'amènent, finalement, à un état d'automatisme supérieur, de demi-conscience de ses gestes et de ses impulsions.

Naturellement, pour que ces suggestions soient efficaces, il est nécessaire que l'individu soit en état de les recevoir, c'est-à-dire adhère, *a priori*, au pacte de l'offre et de la demande, qu'il n'y ait point état permanent de rébellion physique ou spirituelle contre les comportements de la Société. De quelle manière agit donc cette Société sur cette inconsciente réceptivité de l'individu ? Nous allons rapidement passer en revue les suggestions cérébrales ou indirectes : en premier lieu, les journaux. Parmi ceux-ci, même le plus austère offre l'attrait de l'impur et éveille l'instinct. Il est indéniable qu'à la longue, les histoires continuelles d'amants

et de maîtresses, de viols, les relations détaillées des « huis clos » de Cours d'assises, les réclames voilées de toutes sortes des dernières pages, influent progressivement sur le psychisme de l'individu, ont une action de présence, éveillent peu à peu des images, abolissant par leur caractère de permanence, de mal lancinant qui s'impose, toute tentative de censure vis-à-vis d'elles. L'apparition quotidienne de quelque nouveau journal, dit « léger », est bien l'indice d'une paralysie collective de la volonté, d'une soumission tacite et presque générale aux excitations extérieures et aux besoins de la masse. Les spectacles, presque tous les spectacles, influent sexuellement sur l'individu. Mais là, la suggestion, quoique restant cérébrale, agit plus directement sur l'instinct, par ses caractères d'évidence, de réalité palpable. Nul n'ignore et ne peut nier cet éréthisme collectif silencieux, cette attente fiévreuse d'assouvissement de l'instinct, d'une salle de spectateurs, devant une revue de femmes nues.

La musique, enfin, et surtout la musique moderne, met indéniablement en jeu l'instinct sexuel de l'individu, mais d'une façon plus complexe. Nous voyons là la nécessité d'un travail intellectuel intermédiaire et d'un certain sens esthétique. La musique moderne vise à créer délibérément, savamment, des idées, plutôt qu'à être elle-même une création ou la concrétisation harmonieuse d'un sentiment ou d'une sensation antérieure. Lorsque Schubert composa la symphonie, appelée depuis *Symphonie inachevée*, il livrait simplement, pour son compte, sa tristesse personnelle, son enthousiasme, aux harmonies, ne se souciant point, sans doute, de plaire aux foules ou d'agir sur leur instinct; si bien que cette admirable pièce ne fut jouée que quelque trente-cinq ans plus tard. La musique moderne, au contraire, vise à suggérer, immédiatement, l'idée. Et cette idée joue le rôle d'intermédiaire entre le fait qui suggère et l'individu réceptif.

L'opposition, dans cette musique, de l'idée de douceur et de l'idée de violence, l'apparition brutale de rythmes à signi-

fication sexuelle cachée, amènent peu à peu, soit à l'idée synthétique, globale, de beauté, et l'on ne peut guère séparer l'idée de beauté quelle qu'elle soit de la sexualité, soit à l'idée plus imagée d'un rythme érotique réel, de joies ou d'afflictions sentimentales. L'offre est ici indirecte et laisse à l'individu le temps de la découvrir, de l'analyser, de s'y soumettre, d'y répondre ou de la refuser.

Dans ces exemples, nous remarquons une activité cérébrale intermédiaire et presque inconsciente, entre le suggestif et le suggestible. L'instinct n'est point éveillé directement, aussi l'adhésion aux sollicitations extérieures de cet instinct nécessite-t-elle un certain degré d'émotivité, de sensibilité, d'esprit esthétique, parfois même d'intelligence. Mais la civilisation moderne, par ses caractères mêmes, pourvoit suffisamment les hommes de toutes ces facultés, et tel qui n'est point hyperémotif constitutionnellement, le devient artificiellement, par la force des choses.

A côté de ces suggestions qui s'adressent d'abord à l'esprit, mettant en lui le germe d'une excitation sexuelle secondaire, nous pouvons citer les incitations directes, provoquant immédiatement l'instinct, où l'individu n'est plus responsable, pour ainsi dire, et entre automatiquement en résonnance avec les excitations extérieures. Là, l'adhésion est plus complète, parce que plus irraisonnée, plus animale. Nous allons donner également quelques exemples. Dans tous nous avons une excitation mécanique de l'instinct, avec intervention cérébrale et imaginative très restreinte. L'appétit, facteur prémonitoire de l'instinct de nourriture, peut être provoqué soit par l'intermédiaire de l'esprit, à l'énoncé, par exemple, d'un bon repas, soit en affectant directement tout l'appareil sensoriel, par contact direct du provoquant et du provoqué. Dans le premier cas, il s'agit sans doute d'un psychisme inférieur; dans le deuxième, d'un réflexe supérieur. Il en est de même pour l'instinct sexuel. Nous avons déjà vu, brièvement, ce qu'on pouvait rapporter au premier cas. Dans le deuxième cas, nous pensons qu'il s'agit d'exci-

tations mécaniques, dont les unes à signification sexuelle, mais à interprétation esthétique ou divertissante, aboutissent à un éveil sexuel, constatable, vérifiable, et dont les autres, sans aucune origine et sans aucun but sexuels, amènent aussi bien l'éveil de l'instinct. Nous allons voir que ces excitations appartiennent surtout à la Société moderne.

Parmi les premières, nous citerons d'abord la danse. Celle-ci, du fait qu'elle impose un couple, est d'emblée une manifestation sexuelle. Et il n'est point nécessaire d'analyser longuement sa grâce lascive (nous concédons qu'il y a peut-être un plaisir secondaire et surajouté à se sentir gracieux devant une galerie de spectateurs), ou la violence de ses chocs rythmiques, pour voir là, mimées aux yeux complaisants de tous, tout le drame, tous les gestes, tous les sentiments mêmes de l'amour. Nous n'insisterons pas sur l'indéniable excitation sexuelle qui suit, plus ou moins détournée, dérivée de son aboutissant normal, plus ou moins avouée ou cachée. Mais il est curieux, et déplorable un peu, de constater ce consentement béat, universel, mais ignoré le plupart du temps, de la manifestation collective, prétextée artistique ou délassante, de multiples possessions larvées. Nous connaissons plusieurs cas de véritables angoisses consécutives à la non-satisfaction de l'excitation provoquée par la danse.

Nous signalerons certains autres jeux à signification sexuelle moins directe, que la Société s'ingénie à nous dispenser chaque jour, à en compliquer le mécanisme, ne nous offrant seulement que le sensuel, et nous laissant, pour ainsi dire, le soin d'un aboutissant sexuel personnel. Nous citerons certains jeux de foire qui ont toute la faveur et tout l'engouement de la foule, toute tendue, toute consentante au plaisir qu'on lui offre. Et cette ardeur collective, muette, presque disciplinée, presque paisible, presque inconsciente, est émouvante, parce que profondément humaine et universelle. Il y a seulement quelque peine et quelque tristesse à préjuger parfois de ses conséquences. Nul n'ignore l'attrait,

dans les foires, des balançoires, des toboggans, des montagnes russes, des « grand huit aérien », des chariots qui se heurtent, des manèges ondulants, manèges dont les directeurs, avertis sans doute de la psychologie des foules et de leurs besoins, accélèrent le rythme lorsque l'excitation est à son comble, et savent aussi en calmer les paroxysmes, en les apaisant, en temps voulu, sous une espèce de carapace de chenille abaissée brusquement, imposant ainsi l'ombre, la solitude, un retrait momentané du monde et une sorte de détente productive. Il n'est rien de moins innocent qu'une foire. « *Panem et circenses* » n'était, en somme, que l'appel de deux instincts. L'appel est simplement plus pressant et plus impérieux, de nos jours. Je me souviens d'avoir tenté moi-même une vérification des faits énoncés plus haut. Un soir de foire, à Bordeaux, je me suis amusé à aborder plusieurs jeunes filles avant leur entrée et après leur sortie de ces mécanismes divertissants. Et j'ai remarqué que c'était toujours « après » qu'elles étaient le plus dociles à mes entreprises expérimentales, ou qu'elles les provoquaient même. Et voulant un contrôle bilatéral, j'ai tenté l'expérience sur moi-même, et j'ai noté, après un certain apport sensuel, une excitation sexuelle, assez faible à la vérité, mais réelle. J'ai vérifié, chez beaucoup d'autres, ces constatations et je pense qu'une généralisation n'est point abusive. Nous voyons donc ici des excitations mécaniques, à signification sexuelle cachée, mais à prétexte apparent d'amusement.

Mais d'autres, agissant fortuitement, pour ainsi dire, n'ont point de signification cachée, et influent aveuglément sur l'instinct de l'individu. Il s'agit là de ces cas assez restreints et n'appartenant qu'à certaines professions. C'est ainsi que la plupart des individus qui travaillent continuellement à des tours à pied, arrivent, à la fin de la journée, avec une étrange excitation sexuelle dont ils ne distinguent point toujours l'origine, mais dont ils constatent, avec étonnement parfois, les effets; cette origine est indiscutablement le rythme de va-et-vient, imposé à tout le corps, par les mouve-

ments des pieds. Il se fait une accumulation de sensations identiques et l'instinct transforme, à l'insu de l'homme, un rythme professionnel en rythme sexuel. Il en est de même pour les couturières qui utilisent la machine à coudre, les boulangers qui utilisent encore le pétrissage à bras, et, en général, pour toutes les professions ou occupations où sont involontairement et inconsciemment mimés des gestes sexuels. Quelle peut donc être l'attitude de ces gens soumis constamment à une excitation mécanique, trouvant, à la longue, une réponse sexuelle. Peu, semble-t-il, peuvent s'entraîner à cette excitation, la discipliner, et rester indifférents à sa provocation. Au contraire, les travailleurs de ce genre deviennent, à la longue, la proie d'une espèce de hantise du coït, avec besoin constant de satisfaction, et nous pourrions presque dire, sans ironie et sans abus, qu'il s'agit là d'une maladie professionnelle que la Société dispense par ses machines, mais dont elle fournit une thérapeutique appropriée, acceptée généralement par la plupart.

Il est d'autres professions qui s'adressent moins mécaniquement à l'instinct, mais l'éveillent indirectement. Nous citerons les bouchers, les coiffeurs, par exemple, chez lesquels intervient un certain élément de sadisme. Chez les premiers, la vue du sang, les manipulations continuelles de la chair, les meurtrissures qu'ils lui imposent, amènent, à la longue, une sorte de léger état voluptueux que quelques-uns ont eu la franchise de nous confier. Pour les deuxièmes, le cas est peut-être plus complexe et le mécanisme d'excitation sexuelle moins directement perceptible. Mais cette excitation sexuelle, fort atténuée d'ailleurs, est un fait absolument vérifiable cependant; non point vérifiable seulement lorsque la profession s'adresse à une clientèle féminine. A côté de ce fait de passer la main dans les cheveux et de les caresser, qui est un des gestes accessoires de l'amour, et de prendre ainsi du plaisir à donner du plaisir, intervient peut-être la satisfaction sadique qui suit la spoliation physique : couper les cheveux, et l'humiliation tem-

poraire que l'on fait subir au sujet : ridiculiser un homme, momentanément sans défense, en lui barbouillant la figure, en le tenant en somme à sa merci et en lui imposant des attitudes de passivité. Du reste, d'où vient cette étrange répulsion mêlée aussi à une sorte d'attrait non moins étrange, à aller chez le coiffeur, sinon de la sensation d'un obscur besoin de dignité sociale, compliqué du besoin de soumission animale à un autre homme. Quoi qu'il en soit, et cette explication étant peut-être fantaisiste, il ne reste pas moins la réalité d'un fait.

Nous avons rapidement examiné dans ce paragraphe quelles sont les sollicitations sociales constantes de l'instinct, et valables, *a priori*, pour tous. Nous avons vu qu'elles peuvent trouver des réponses brutales et immédiates, réponses animales pour ainsi dire, et qui sont le fait d'une acceptation tacite, d'une adhésion passive à une organisation, à des lois, à des tentations systématisées. Mais souvent l'acceptation prend des caractères restrictifs, devient une adhésion partielle, et la Société restant la même par ses attitudes, c'est l'instinct qui se transforme dans ses manifestations et l'état animal de l'instinct devient un état social, c'est-à-dire un état où l'offre n'est point acceptée d'emblée, mais est conditionnée par un jeu de censures extérieures et intérieures, et un début d'exigences spirituelles. Or, dès que l'esprit intervient sur l'instinct, c'est l'inauguration, la plupart du temps, d'une contrainte de cet instinct, et tout instinct contraint crée un état pathologique. Seulement, cet état n'apparaît point, car il date des origines de la civilisation; il est si universel, si essentiel, il appartient tellement au collectif et il est vieux de tant de siècles, que l'humanité s'est habituée à lui, l'a rendu normal, acceptable généralement et sain d'apparence, mais d'une santé de tuberculeux floride; une investigation personnelle est donc nécessaire pour découvrir le vieux fond morbide de cet état à qui la Société a semblé porter une guérison instable, et pour découvrir aussi les misères de l'esprit devant l'instinct.

DEUXIEME CAS

Adhésion partielle

L'offre sociale est restée la même, mais c'est l'état de réceptivité de l'individu qui a changé. L'instinct sexuel, s'il a un but direct, organique, a aussi des exigences intellectuelles, secondaires à la vérité mais nécessaires à l'inconscient besoin de perfection et d'absolu que nous portons tous en nous, la plupart du temps. Or, la Société, du point de vue sexuel, ne peut point nous fournir cette perfection, du fait que son mécanisme, son équilibre et sa durée sont conditionnés par des lois. Et toute loi, à part certaines lois scientifiques, est l'aveu d'une imperfection. Un corps qui tombe porte déjà, en lui, les lois de sa chute. La découverte de ces lois fut un cas fortuit. Le hasard seul mit en présence Newton et une pomme qui tombait. Seule, l'intuition lui fit formuler et divulguer la loi inhérente à ce fait parfait : la chute d'un corps. Mais il n'y a point de lois qui régissent, *a priori*, les rapports de la Société à l'individu. Et le fait que les hommes interviennent pour discipliner ces rapports montre bien qu'il n'y a point, dans les organisations sentimentales ou spirituelles humaines, d'harmonie ou de perfection préétablies.

Dans le domaine de l'amour, ceux qui ont en eux le désir de perfection, ne pourront donc faire, parmi les offres sociales, que des sélections forcément imparfaites. Il en découlera un inassouvissement spirituel qui entraînera, à la longue, un non-contentement physique, à condition, bien entendu, que chez l'individu les joies du corps ne puissent aller sans les joies de l'esprit. Nous appellerons personnalité sexuelle l'unité de ces deux besoins, physique et spirituel, confondus intimement dans l'être. Or, ce « moi » sexuel, ainsi bivalent

est le siège de conflits constants entre l'instinct irraisonné et facilement adaptable aux imperfections matérielles, et l'esprit à la recherche du parfait et de l'absolu. Or, la Société, si elle offre à l'instinct le maximum dans l'approche de la perfection, n'offre à l'esprit que du relatif. Et l'homme va se débattre entre deux choix. Il se refuse à abdiquer l'esprit au profit de l'instinct pur, puisque ses aspirations profondes ne peuvent point les séparer; et, d'autre part, il est la proie des exigences incessantes de l'instinct. Si la Société ne lui offre point l'harmonieuse perfection, en accord avec sa personnalité sexuelle, il cherchera en lui-même cette perfection. Il la construira, la fera vivre amoureusement et à son profit. Nous pouvons dire que, dès lors, sont en lui deux personnalités : personnalité sujet et personnalité objet. Selon la prépondérance de l'une ou de l'autre, nous constaterons deux états : état de béatitude: état d'angoisse inférieure. Ces états sont conditionnés par un grand nombre de facteurs, facteurs physiques, facteurs intellectuels.

Nous allons donner quelques observations.

OBSERVATION II

Mlle X..., étudiante, est jolie, n'a point de tares physiques, mais a un tempérament hyperémotif. Elle est très pieuse. Mais sa foi, irraisonnée, aveugle, ne lui donne aucune préoccupation religieuse. Elle vit très seule, mais ne refuse point, *a priori*, l'idée de l'homme. Mais elle trouve la société mal faite et ne participe que fort peu aux joies qu'elle lui offre. Elle est assez sensuelle, mais n'admettra en amour, pour elle, plus tard, que des satisfactions physiques accompagnées de satisfactions spirituelles. Mais, pour l'instant, elle se refuse à l'hypothèse de ces joies, « et lorsque, malgré moi, confesse-t-elle, la société m'offre un spectacle érotique, et que je me sens bouleversée, au fond de moi, j'ai à ma disposition un dérivatif bien simple : un petit miroir de poche. Et c'est le point de départ d'une mise en scène rituelle. Je rentre dans ma chambre, je m'installe confortablement sur un fauteuil, heureuse de sentir en moi un remède infailible contre mon excitation. Quand j'ai trouvé sur mon fauteuil la position la

plus agréable, je tire mon petit miroir de mon sac, je regarde ma bouche, devenue pour moi une espèce d'amie fraternelle, et lorsque j'en ai retrouvé le dessin bien connu, je redeviens calme, absolument calme. Je me complais à sa contemplation et cela me suffit. Mais il faut à ma satisfaction certaines conditions. Par exemple, je ne me regarderais jamais après avoir mangé du beurre ou tout autre aliment gras, de peur de me sentir, vis-à-vis de moi-même, en infériorité physique, et de trouver ma thérapeutique en défaut, par le spectacle d'une imperfection. De même je ne pourrais pas me regarder dans une grande glace et je baisse volontairement les yeux, en passant devant celle de mon armoire, car j'ai peur d'une désharmonie entre le détail qui m'arrête et l'ensemble de mon corps. »

Nous voyons là un exemple de refus sexuel devant la Société et l'expansion du « moi » isolé, sur lui-même. Mlle X... se rend très bien compte des exigences de son instinct, s'impose une censure et se croit victorieuse, mais se réfugie dans le pis-aller d'une demi-défaite inconsciente et voluptueuse : la contemplation salvatrice et apaisante de sa bouche. On peut dire que la Société porte pourtant essentiellement en elle toutes les possibilités de satisfaction pour Mlle X..., mais les rapports de la Société à Mlle X... sont accidentels, ont engendré des lois entre elles deux, qui interdisent un équilibre entre les offres et les demandes. Mlle X..., dans notre Société moderne, est en état normal légal, mais aux limites du normal, et ce qu'elle croit un remède n'est en réalité que l'inconsciente répétition d'une manifestation pathologique.

OBSERVATION III

Une grande ville, atroce de lumières, de bruits, de sensualité cynique. Dans cette ville, un jeune homme, M. Z..., venu là pour ses études. M. Z... est calme, de ce calme que confère le souvenir apaisant des grandes terres labourées, de l'inquiétant silence des forêts, et des humbles angélus de sa campagne natale. Z... est timide, mais se révèle parfois extrêmement sensuel. Son travail l'absorbe, mais dès qu'un spectacle ou une réminiscence sexuelle

s'offre à lui, il est aussitôt la proie d'un désordre physique et psychique. Il ne peut plus fixer son attention sur ses livres, parcourt sa chambre comme un halluciné, ne peut chasser de son esprit les représentations sensuelles qui l'assaillent, essaie le dérivatif de la cigarette ou de l'alcool, se refuse systématiquement à l'idée de la possession, et fait dévier son besoin voluptueux de la façon suivante, et dont il est sûr, *a priori*, de l'efficacité, ce qui lui évite toute angoisse durable : Il part à la recherche d'un nombre impair quelconque. Si la petite aiguille de sa montre est sur un chiffre impair, le voilà heureux et libéré. Ou bien, prenant un livre quelconque et choisissant une page au hasard, il fait le total des chiffres qui numérotent cette page, et il est pleinement satisfait lorsque ce total est impair. Il connaît une certaine rue où le nombre des cafés est impair. Il s'empresse d'y courir, se prétextant une promenade tout à fait normale pour ne point s'effrayer de se trouver pathologique, et il entre dans le dernier café terminant la série impaire, pour fêter sa pauvre victoire. Et le voilà baigné dans un engourdissement voluptueux et tranquille.

En réalité, Z... est un garçon timoré, fertile en imagination, qui demande trop à la Société, et craignant qu'elle ne lui offre pas assez, se réfugie et trouve en lui-même une réponse grossière à son besoin de perfection, mais qui le satisfait. Z... n'est point isolé complètement de la Société, puisqu'il trouve indirectement en elle les éléments de sa quiétude. Il admet donc que la Société peut le contenter, ou tout au moins lui offrir un minimum, et ne se sépare point complètement d'elle.

Dans ces deux exemples, nous voyons que le sujet, pour les besoins de sa victoire, ramène à d'infimes proportions l'objet idéal, l'être parfait et presque impersonnel qu'il s'est construit et que l'irréalisable devient réalisable, tout en gardant son caractère de perfection. Si le monde extérieur ne lui fournit point cette personnalité objet, ce double imaginatif qu'il s'est construit, il échappe à sa propre défaite par la constatation d'une autre perfection, prévue, systématisée, qui le satisfait pleinement, bien qu'inférieure en degré à celle qu'il souhaite, hors de lui-même.

OBSERVATION IV

Nous pourrions également citer le cas de cet autre, dont les exigences vis-à-vis de la Société sont moindres, mais sont peu réalisables : Il rêve de femmes norvégiennes aux yeux pâles, qui le berceraient de mélodies de Grieg, ou lui réciteraient, dans la neige, des contes d'Ibsen ou les pensées enthousiastes de Bjoerson, et qui se donneraient, après, à lui.

Son dégoût de la Société qui l'entoure vient de ce qu'elle ne peut répondre à sa demande et à ses intimes souhaits. Lorsque son désir ou son exaltation deviennent trop forts, il joue aux soldats de plomb, « et rien, me dit-il, ne m'est plus voluptueux que la manipulation de ces petits objets et les stratégies en miniature auxquelles m'oblige ce jeu ». Ce jeune homme a vingt-cinq ans, ne présente aucune perversion sexuelle physique. Mais il vit, solitaire, avec ses rêves, les exacerbant pour donner plus de prix à sa victoire.

Dans ces quelques exemples, les sujets sont parfaitement heureux. Ils se contentent de pis-aller et ne se sentent point malades. Ils constatent simplement leur exaltation, sachant à l'avance qu'ils la maîtriseront, de la même façon qu'un jaksonnien maîtrise sa crise, en serrant son poignet, au moment de l'aura.

Mais, souvent, il ne s'agit plus d'états de béatitude qui suivent la victoire, mais bien de sourdes défaites de l'instinct, où s'anéantit la volonté d'autonomie et d'isolement sexuels, amenant finalement un pénible état d'angoisse dont on ne peut souvent se libérer.

OBSERVATION V

Notes de B... : « J'aime les femmes. Mais c'est la femme que je cherche. La femme que j'ai en moi, toute prête à mon instinct, toute modelée par mon amour stérile et sans but précis, la « femme-moi » est la synthèse de toutes mes pensées ardentes avant le sommeil, de toutes mes tristesses constructives, sous la

le lampe de ma chambre seule, de mes enthousiasmes creux pour l'harmonie de cet arbre et la noblesse de sa sève. Il est huit

heures du soir, seulement, et je n'ai point l'imagination d'après-minuit des poètes. Tout, depuis ce matin, semblait en accord avec mon rêve.

» Ce matin, un tram a déraillé devant ma porte et une pauvre femme a été blessée. Premier point : immense pitié et immense tendresse. J'ai donné, peu à peu, du vague à ces sentiments précis, s'exerçant sur un objet palpable, et cette pitié et cette tendresse sont devenues impersonnelles, et c'est à l'Autre que je les ai données, pour ses souffrances ou pour les appels sensuels que je lui ai façonnés et que j'entends en moi, car Elle est en moi.

» Et puis ce fut, chez ce bijoutier, une magnifique bague qui ne pouvait pas ne pas lui être destinée, et qui matérialisa son doigt que je connais bien, que j'ai créé, moi.

» Ce furent ces passantes où, sur chacune, je glanais un détail, pour la reconstituer. Elle, entière, vivante. Où est-elle ? Mais sa voix ? Et prononcerait-elle les « s » comme je le voudrais ? Pourquoi ces deux chiens se sont-ils accouplés devant moi, aujourd'hui, me rappelant certaines nécessités de mon rêve impossible ? Pourquoi s'est-elle encore offerte à moi, dans cette valse de Chopin, atroce de tristesse, de tristesse que je veux, que j'exige, pour sanctifier un peu plus ma désillusion et la faire, elle, plus désirable ? Pourquoi est-elle là, cabalistique, hiératique, à moi seul, sur ce papier, sous ma lampe ? Je suis seul. Le monde est hors de moi. Je n'accepte pas le monde qui ne m'offre rien. Je vais essayer de fumer dix cigarettes. Mais je sais bien que cela ne me consolera pas. Je vais faire dix fois le tour de ma chambre en récitant une fable de La Fontaine. Je vais m'exercer à ne pas respirer pendant une minute. Je vais surprendre les bruits de mon cœur. Je vais faire des choses normales, bêtes quotidiennes : lire le cours des changes sur ce journal, tailler mes crayons de couleur, me raser, me déguiser pour devenir « autre ». Mais je sais bien que je suis le plus faible, que j'ai ce soir plusieurs défaites à mon actif, défaites de mon imagination sur la réalité : la femme du tramway, la bague, les passantes inutiles. les chiens, Chopin, mes gribouillages. Il n'est point bien tard et je ne trouverai pas le sommeil. Me livrer à l'unique solitude, à mon angoisse improductive, au désespoir de ma vaine attente... »

Ainsi, chez ce garçon que la Société aide, malgré tout, à la construction de son idéal, nous trouvons un état d'an-

goisse, du fait que la personnalité objet domine chez lui. Ses demandes, restées sans réponses, le mettent en état constant d'infériorité. Et c'est le sentiment de cette infériorité permanente qui crée chez lui l'angoisse, dont il ne peut trouver en lui les moyens de se libérer. Comme dans les premiers exemples, il n'y a point de pensées ou d'actes justificateurs, qui amènent la détente salutaire. La seule ressource est de se réfugier dans sa propre souffrance, de l'identifier après l'avoir évoquée, de se reconnaître comme la propre origine et le propre centre de cette souffrance avec le monde extérieur comme intermédiaire, par ses suggestions involontaires. L'angoisse dont il ne peut se délivrer amène, chez lui, de petits délires larvés, d'interprétation, de persécution, parfaitement constatables, et finalement le sujet lui-même deviendra, sinon un persécuteur, du moins un misogyne.

Parfois, l'angoisse cesse par une brusque libération, mais il s'agit toujours d'une angoisse stérile par elle-même, sans être l'intermédiaire entre le sujet et les créations quelles qu'elles soient, de ce sujet. Ainsi, nous allons en trouver un exemple dans l'observation qui suit.

OBSERVATION VI

Paul X... est un garçon assez intelligent et très nerveux. Caractère instable, inquiet. Il est incapable de fixer longtemps son attention. A l'âge de dix-huit ans, il a été très amoureux d'une jeune fille nommée Madeleine, qui abusa de sa candeur, exaspéra sa passion et n'y répondit point.

Depuis, il s'est éloigné des femmes et vit seul avec son rêve déçu. Il semble peut-être avoir oublié sa peine. Or, depuis son échec sentimental, sa sensualité s'est exacerbée et il refuse systématiquement de répondre à ses exigences. En réalité, il est la proie d'une hantise : le mot Madeleine et tout ce qui peut s'y rattacher. Ce n'est plus le souvenir de cette jeune fille qui l'obsède, mais son nom uniquement. Il a pour ce nom une espèce de haine religieuse qui le lui fait partout rechercher, presque inconsciemment, dans ses représentations grossières, et dès qu'il a découvert le symbole de son mal, il retrouve une sorte de sérénité

voluptueuse. Ainsi, il s'attarde devant les devantures des pâtisseries pour y regarder les gâteaux qui portent le nom de sa hantise. Ainsi, il parcourt sur les journaux les publications de mariage, pour tâcher d'y trouver le prénom. S'il ne l'y trouve point, il demande les journaux des semaines précédentes, jusqu'à ce qu'il arrive à son but. Mais il s'est rendu compte de son état, le juge anormal et évite maintenant de parcourir les rues ou de lire les journaux, pensant supprimer la cause en supprimant l'effet. Il reste, la plupart du temps, dans sa chambre. Il a pris la Société en haine. Il la sent attentive et prête à le faire souffrir. Il n'a plus confiance qu'en lui-même et en arrive à préparer lui-même ses repas, dans sa propre chambre.

Quelques mois passent, pendant lesquels il croit avoir retrouvé le calme. Or, peu à peu, le mot s'insinue de nouveau en lui. Il ne peut plus travailler et il perd le sommeil. Il maigrit. Il se croit tuberculeux. L'instabilité de son caractère s'exagère. Il a peur de son image dans le miroir et se surprend à rire comme un aliéné, sans cause. Il refuse toutes les visites qu'on peut lui faire. Il multiplie les lectures érotiques et son angoisse ne fait qu'augmenter. Le nom, le terrible nom l'obsède, lancinant comme une fièvre. Il n'a plus confiance dans les moyens thérapeutiques qu'il employait avant.

C'est alors que, peu à peu, une ingéniosité inconsciente vient à son secours : Il va faire du mot qui le dominait, l'accablait, un symbole de ridicule, par un processus dont il a compris le mécanisme seulement après. Il réside en deux phrases : « C'est un bas de laine » et « Je suis l'innocent de Magdebourg ».

Or, ces deux phrases l'ont sauvé et il est devenu, depuis, un être normal et parfaitement sociable.

Il explique ainsi sa guérison : « Au plus fort de mon angoisse, ces deux phrases se sont imposées à mon esprit et j'ai compris, depuis, qu'elles étaient le fruit d'un travail sourd de cette angoisse. Sans m'en rendre compte, c'est en donnant une image ridicule au nom précieux qui m'obsédait que je me suis débarrassé de mon mal. « C'est un bas de laine », par assonnance, ramenait à des proportions très basses mon espèce de haine fervente pour le mot vrai, en cause. Par un travail de substitution de mot à mot, ma hantise inconsciemment s'est déviée sur l'idée grossière du bas de laine. Et peu à peu je n'ai pu admettre cette hantise

comme valable, se rapportant à un objet aussi banal. Aussi commençait-elle à s'apaiser d'elle-même.

» Et l'autre phrase : « Je suis l'innocent de Magdebourg », vint à mon secours pour achever la cure. Je ne peux dire si, réellement, j'ai eu conscience de la créer moi-même ou bien si elle est venue automatiquement en moi, comme si mon esprit trouvait en lui, à l'insu de ma conscience, les propres moyens de sa défense.

» Je comprends maintenant le mécanisme d'action de ces quelques mots : « innocent » me mettait d'emblée en état d'infériorité physique et psychique vis-à-vis de cette jeune fille dont j'avais peut-être encore le souvenir, sans le savoir ; en tout cas, j'avais donné à ce mot « Madeleine » une telle valeur et une telle personnification que moi, devenu l'« innocent », c'est-à-dire l'idiot, le débile, le rebut bon pour le dédain général ou pour l'asile, j'abdiquais toute personnalité devant le mot, n'offrant ainsi plus de prise à son action. Donc « innocent », par le caractère dégradant qu'il m'impose, me fait disparaître du conflit. Reste « Magdebourg ». Je sais qu'en latin Madeleine se dit : Magdalena. Or, Magdalena, tout en gardant la signification de cette étrange personnalité que je donnais au mot, prenait une autre consonance ; et c'est la consonance du mot qui était le support physique et véritable de ma hantise.

» Après avoir mis ainsi mon obsession en déroute, en lui enlevant son élément principal, il fallait faire disparaître l'élément secondaire, c'est-à-dire la personnalité qui se cachait sous le vrai mot et dont Magdalena restait encore la faible représentation. C'est alors que le suffixe « bourg », suffixe masculin, lourd et grossier, se substitua au suffixe féminin et doux « lena », et donna à la valeur du mot primitif un caractère de ridicule, de lourdeur et de dissonance, par apposition de « magda », reste tronqué et déformé du mot originel, mais féminin, et de « bourg », désinence mâle. Ainsi « Madeleine » qui constituait à lui seul toute une religion, s'était-il appauvri, ridiculisé en « Magdebourg », banal, géographique et valable pour tous.

» Ainsi, « Le bas de laine » et « L'innocent de Magdebourg » me libérèrent de mon angoisse. »

Chez Paul X..., nous voyons que l'angoisse avait amené une activité inconsciente de l'esprit et une création très ru-

dimentaire consécutive. Mais entre le mal sexuel et le fait qui délivre du mal, l'angoisse n'est ici qu'inférieure et n'est, en somme, qu'un intermédiaire assez banal, quoique nécessaire, entre les causes qui l'amènèrent et les conséquences qui la suivirent. Dans ce cas, une petite ingéniosité inconsciente est peut-être, après tout, de la même essence que l'éclat brusqué du génie.

Dans cet exemple, la personnalité sexuelle de l'individu appartient encore au monde extérieur. L'individu, quoique isolé, n'est en réalité qu'en demi-isolement, puisqu'il a puisé inconsciemment son mal dans des faits, des événements ou des personnes sociales. Si la Société ne répond point intégralement aux demandes qu'on lui formule, elle fournit, malgré tout, les moyens de raisonner sur l'angoisse qui suit, de la discipliner, et même de l'éteindre. « L'innocent de Magdebourg », tout comme la bouche de Mlle X..., restent toujours des pis-aller douloureux ou voluptueux, mais ne suppriment point toute relation spirituelle entre l'individu et la masse. Le « moi » sexuel garde toujours des points d'intégration à l'extérieur.

Nous allons voir, dans le paragraphe qui suit, qu'à un isolement complet du « moi », correspondent une angoisse supérieure et des conséquences plus grandes, heureuses ou néfastes.

TROISIÈME CAS

État réfractaire complet

Cet état peut se manifester d'emblée chez l'homme, ou bien n'être que l'aboutissant des deux étapes successives dont nous venons de parler.

Dans l'instinct de nourriture, tout l'appareil sensoriel de l'homme arrive à faire, peu à peu, une sélection parmi les

éléments, élaborant des préférences et des goûts définitifs. Nous pouvons dire que, dans ce cas, il s'agit de l'aboutissant expérimental d'une activité raisonnée. Les sens, au service de l'instinct, ont procédé par comparaison. Ou bien cette sélection étant, pour ainsi dire, intuitive, et l'individu prévoyant obscurément ce qui convient le mieux à son goût, arrive, sans comparaison, à une harmonie d'emblée, entre ce goût et les réalités qui vont le satisfaire. Il semble que, du point de vue sexuel, il en est de même. L'isolement de l'individu peut procéder par élimination, lorsque les demandes ne reçoivent que des réponses inférieures en quantité et en qualité, à leurs exigences, surtout lorsque ces réponses sont nulles. Ou bien cet isolement peut être le fruit d'un refus formel d'intégration à la masse, ou de recherche. C'est l'étiologie de ce refus que nous allons essayer brièvement de connaître. Nous lui voyons deux grandes causes, se rapportant à la constitution physique et intellectuelle de l'individu, avec un intermédiaire nécessaire : la capacité de souffrance. Mais nous ne pouvons pas faire un départ entre ce qui revient au physique et ce qui revient au psychique. Nous croyons plutôt à leur interaction étroite. Et si l'un des deux éléments domine, l'autre n'en intervient pas moins, même pour une faible part, dans l'origine de cette inhibition et de ce refus.

Parmi les facteurs physiques, nous noterons toutes les causes susceptibles de dégrader l'individu, de l'humilier, lui faisant croire qu'il est anormal. Parmi les facteurs psychiques, nous noterons : la timidité, l'intelligence, la sensibilité, l'éducation, la sensualité.

Nous ne dirons pas qu'un infirme à quelque degré, intelligent, timide, sensible et sensuel, s'isolera forcément. Ces causes n'engendrent point automatiquement, fatalement et généralement cet effet : l'isolement. Il ne suffit pas de constater toutes ces causes réunies chez un certain individu pour en déduire, *a priori*, l'effet. Mais lorsque, d'emblée, on constate un état d'isolement sexuel, on peut dire que presque

toutes ces causes entrent en jeu la plupart du temps. Elles ne sont donc point valables pour tout le monde, et c'est l'analyse d'un état réel qu'il est nécessaire de faire, pour son explication, et non point la synthèse des circonstances qui concorderont peut-être à le produire. Il importe également de savoir si le caractère de l'instinct sexuel agit sur le tempérament et le caractère de l'individu, en leur donnant telle ou telle direction, ou bien si l'instinct se soumet, s'immobilise ou s'exacerbe, sous l'influence de ces mêmes tempérament et caractère. Dans les quelques cas d'isolement sexuel que nous avons observé, nous avons pu noter une priorité de ceux-ci sur celui-là. Et c'est le caractère de permanence de cette domination qui constitue justement le fait pathologique.

Celui qui garde encore du point de vue sexuel, quelques points de contact physique avec la Société, et qui conserve en lui les satisfactions spirituelles, n'est qu'un demi-anormal et peut retrouver l'équilibre. Il suffit souvent d'un débouché organique de l'instinct vers l'extérieur, pour amener l'expansion libre et totale du « moi » sexuel.

Mais celui qui, devant l'organisation sociale, isole complètement son « moi » est un anormal. C'est cette pathologie de l'isolement sexuel que nous allons essayer d'étudier. Nous développerons une seule observation. Nous nous excusons de sa forme peu médicale, mais les confessions sincères et totales doivent se passer de la discipline stricte et sévère, et de la logique des paragraphes.

OBSERVATION VII

« On m'offrirait la solitude dans le désert, je regretterais peut-être les châtaigniers de mon pays et la contemplation rassurante des jouets mécaniques de la grande ville. Peut-être ne regretterais-je que cela.

» Les quelques visions quotidiennes qui font partie de ma pauvre vie ne me sont point une nécessité. J'ai suffisamment entraîné mes sens, au silence et à l'ombre, pour qu'une carence

complète de sensation ne m'afflige point. Je peux rester des heures entières dans le silence et l'immobilité d'une attente indéfinie. Depuis des années, je cherche à préciser cette attente.

» Le monde, qui pourrait peut-être venir à mon aide, me reste étranger, je ne puis rien y découvrir et je ne trouve en moi que des réponses misérables.

Comment en suis-je arrivé là ?

» Depuis longtemps je suis la proie d'une étrange sensualité. Je connais mes exigences sexuelles. Je les satisfais par hygiène, comme un automate, et mes partenaires de fortune n'ont jamais compris la tristesse ou la violence mécanique de mes gestes. Je sais que rien, de moi, ne se livre alors, et que je m'effraie de l'étrange personnalité physique qui se dégage de moi, qui m'est étrangère, que je ne reconnais pas et qui laisse tout mon « moi » intact, replié, isolé. Ce n'est point la chair de la femme qui me hante. J'ai pu, heureusement, depuis longtemps, la généraliser. Elle n'est point pour mon mal une thérapeutique de pis-aller. Elle est une habitude extérieure, presque en dehors de ma vie et de ma conscience. Non, mon mal remonte au delà de ma première connaissance de la femme. Cette connaissance ne me l'a point révélé ou exacerbé, car je sentais ce mal avant, mais je ne savais point que ce fût un mal.

» A l'âge où, normalement, mes préoccupations sexuelles auraient dû aller vers le côté physique de l'amour, où mes émotions auraient dû être charnelles surtout, où la forme aurait dû prévaloir sur l'idée, car l'instinct est, *a priori*, irraisonné, je me refusai à la notion de femme, en tant que matière, non point que j'eusse peur des tourments physiques ou sentimentaux de la passion, mais bien parce que l'idée générale et presque métaphysique de l'amour s'imposait seule à moi.

» Mes lectures ne me satisfaisaient point. La sagesse de Platon ne m'apparaissait point à travers les difficultés de la traduction du texte grec. Pascal, par les lumières de son intelligence, de son intuition et de sa tendresse m'enthousiasma, mais d'un enthousiasme que je reconnais faux aujourd'hui, parce que trop discipliné, trop voulu à l'avance, trop scolaire, trop pédant presque. Je sentais en moi un besoin d'explication supérieure, que je savais ne point découvrir en dehors de moi, dans la con-

templation de la vie, dans la révélation des organismes les plus complexes, dans l'extase de la religion ou dans les lectures sublimes.

» Je ne me sentais point assez intelligent pour découvrir moi-même une philosophie personnelle qui m'aurait satisfait, ni assez fort pour la résignation. Or, je sens bien que c'est la résignation qui m'aurait sauvé et m'aurait remis dans le monde.

» A mesure que ma sensualité grandissait, que s'affirmait en moi l'instinct pur, commun, universel, et que se définissait le mécanisme des jouissances organiques et seulement organiques de l'amour, se développait parallèlement cet autre besoin, toujours insatisfait, de connaître « l'autre chose » imprécise, lointaine, insaisissable. Et plus mes sens s'exacerbaient sur un objet précis, matériel, descriptible, « autre », portant en lui toutes les possibilités d'apaisement physique, plus augmentait ma hantise de trouver une explication à l'impérieuse demande de mon esprit. Je sentais confusément que la réponse n'était point dans l'élément « objet », c'est-à-dire dans du relatif, mais qu'elle ne pouvait être qu'en moi, dans le champ hermétique de ma conscience, qu'elle ne participait point de la connaissance relative entre mes sens et le monde extérieur. Je pressentais confusément le caractère presque divin et du même coup impossible, de l'explication.

» Or, je n'avais aucune religion, aucune foi. Peut-être redoutais-je que l'adhésion de mon esprit à l'idée d'un dieu, ne satisfît point mon besoin, ou me fit trouver hors de moi une explication de dieu à homme, donc valable pour tout le monde. J'en conçus une espèce d'orgueil douloureux, orgueil de « tour d'ivoire » de Vigny, dans lequel je me complaisais d'une façon tout à fait enfantine.

» Mais bientôt mes souffrances morales devinrent à ce point insupportables dans leur imprécision, leur désordre et leur caractère de permanence, que je tentai d'y échapper. Par auto-persuasion, je m'accordai des enthousiasmes bien artificiels pour telle ou telle jeune fille. Ce fut l'ère des « poésies à l'inconnue », des longues soirées lunaires, des humbles petites larmes solitaires lorsque Chopin mettait à bout, malgré moi, toute ma sensibilité. Ce fut l'ère des symboles naïfs, des multiples fétiches de tiroir,

et des encens de cathédrale. Or, ces procédés voulus, imposés au début, ne firent point dévier mon activité psychique vers un but palpable, acceptable pour les sens et l'intelligence. Au contraire; leur précision, leur définition terrestres, humaines, relatives, donnèrent peu à peu une nouvelle vigueur à l'étrange besoin qui dormait en moi, sous une sorte d'anesthésie bien précaire et que je sentais bien, trop peu efficace parce que trop humaine.

» Dès lors, livré de nouveau à ma souffrance, et pressentant qu'elle ne trouverait jamais d'explication ou d'aboutissants humains, je me retirai peu à peu, cérébralement, de tout ce qui était « homme », de tout ce qui était « par l'homme », de tout ce qui était « les hommes », c'est-à-dire de la Société, de ses joies, de ses mouvements, de ses lumières, mais aussi de ses douleurs. Mes parents s'étonnèrent de mon indifférence, de mon isolement, de mon peu de civilité, de politesse même, et de ma méconnaissance totale des lois qui peuvent régir les rapports de toutes sortes, de l'individu à la collectivité.

» Les femmes, dont je sentais bien, au fond, le rôle obscur mais réel, à l'origine de mon état, ne m'intéressèrent plus. Elles étaient bien le « fait de l'amour », son accident terrestre, mais ne portaient point en elles, dans leur fréquentation ou leur possession, « l'idée sublimée de l'amour », en essence, en divin.

» Je redevins chaste, délibérément, volontairement, sans grande peine. Les spectacles, les lectures érotiques ne mettaient en moi que des espèces de défaillances fulgurantes, de tachycardies passagères, qui ne semblaient pas appartenir à mon vrai « moi » organique, comme s'il ne restait en moi que le souvenir d'un autre « moi » organique, lointain, étrange, sans contacts conscients avec ma vraie personnalité. Ces défaillances n'avaient point besoin de la réaction immédiate d'une censure quelconque, ignorée ou perceptible, pour disparaître.

» Mon nouvel état se constituait doucement, sans heurts, en dehors de ma volonté. Peu à peu s'installa en moi une autonomie sexuelle complète. Mon instinct et ma sentimentalité se replièrent, se pelotonnèrent en moi, et mon état d'esprit leur interdit toute possibilité d'expansion. Ce ne fut point l'isolement farouche, instable, poétique du début, mais simplement le retrait, à l'état de vie ralentie, de toute mon activité sexuelle. J'en pris mon

parti d'abord. Je jouissais de ma tranquillité. J'avais relégué cet inexplicable dans un monde interdit, comprenant une fois pour toutes que mon esprit et ma sensibilité ne pourraient jamais l'aborder. Du même coup je leur attribuai une moins-value croissante et je me complus dans des lectures de calmes aventures, j'appris le solfège par désœuvrement, mais non point par passion, je fis de longues promenades, non point pour y découvrir quelque charme, mais par simple hygiène. J'abdiquai toute tentative de m'élever, d'analyser les faits complexes, de m'instruire davantage sur les choses humaines ou inanimées. Je pensais, en me désintéressant du monde, faire une généralisation qui engloberait, du même coup, mon ancienne hantise. Or, la neutralité de mes attitudes et la pauvreté d'investigations de mon esprit réveillèrent mon ancienne souffrance, par le contraste du souvenir passionné et des banales réalités actuelles.

» Je n'ai point une grande faculté d'oubli, et toute résignation me coûte, à la longue. Dans mon isolement moral et dans le retrait complet sur moi-même, restait la secrète permanence de la cause de mon mal. Dans le calme artificiel qui amenait un semblant de délivrance, s'insinua peu à peu une angoisse subtile et infime, faite de la sensation d'étrangeté croissante de ce « moi » sexuel qui s'individualisait trop, qui prenait trop le caractère d'un système, que je sentais trop facilement « autre » que le vrai « moi », celui qui pourrait, au fond, s'émouvoir d'un corps de femme, d'une belle cathédrale ou de nobles pensées. Je m'étonnai bientôt d'avoir une double conscience des choses. Le moindre objet, le moindre spectacle, arrivaient à mon esprit avec deux significations : signification sexuelle et signification objective, réelle, consentie universellement.

» Et ce fut la peur atroce, progressive, désordonnée de me sentir « deux » : moi, explicable, constatable, avec les souffrances rassurantes de ma chair, avec ma bonne faim quotidienne, avec mon sommeil comme le sommeil du bijoutier voisin ; et ce tout sexuel, inhumain, qui m'habitait et me conférait une sorte de deuxième vie.

» Lentement s'imposa cette idée que j'allais devenir fou. Je me surpris à me fixer dans ma glace, pendant des minutes entières. J'arrivais à ne plus me reconnaître. C'était le malaise grandissant, d'une autre présence, de la démonstration matérielle que j'étais

bien « deux ». Et j'aboutissais invariablement à ce dilemme : Ou bien c'est une simple hallucination. Donc je ne suis, en réalité, qu'« un », je garde ma personnalité, je peux bien devenir fou, mais je reste dans le domaine humain de la psychopathie. Ou bien c'est réellement une autre image de moi que je vois, là, dans cette glace. Or, je connais pertinemment mes vrais traits, mon vrai corps. Donc il se passe quelque chose d'anormal, en dehors de moi, de ma conscience, ou, si c'est en moi, c'est que je suis deux individus séparés de corps et d'esprit. Cette idée m'affolait, déroutait d'abord ma raison, mais le fait que je pouvais en quelque sorte raisonner encore sur elle, construire à son propos un dilemme bien ordonné, bien classique, me rassurait. Avec sérénité, je finissais par admettre l'étrangeté de mes dernières conclusions; je suis bien deux. Et c'est cette sérénité même, cette constatation calme d'un mal, qui apportèrent, sans que je m'en doute, de nouveaux matériaux à mon angoisse.

» Je pris mon parti d'une folie certaine et je me résignai. De cet être confus, demi-matériel, à la fois corps et pensée, qui était en moi, j'entrepris l'éducation avec amour, avec une exaltation désordonnée, et j'en fis une espèce de dieu, égoïste et solitaire. A lui allèrent les minutes ardentes de ma tristesse, mes découragements stériles, les rares petits bonheurs que je glanais, au hasard. Il fut l'animateur, le centre, l'essence de vastes systèmes philosophiques que j'échafaudais pour lui, où l'amour était sublimé, exalté dans des harmonies supérieures, et dont la connaissance était hors d'atteinte de l'esprit des hommes. Et bientôt je fus moi-même la proie d'une sorte d'enthousiasme sexuel, d'un besoin d'apostolat, qui étonnèrent fort mon entourage qui ne pouvait point comprendre le changement de nature qui s'était fait dans mon isolement. Non point que je fusse retombé dans la société des hommes, mais j'évoluais dans le monde extérieur, en lui attribuant une signification idéale. Je construisais autour de moi un nouveau système extérieur en accord avec le dieu que je sentais en moi. Tout devint meilleur. J'exaltai les musiques les plus banales, les pensées les plus grossières, les sensations les plus basses. J'attribuai aux femmes des grâces sublimes, aux hommes les idées les plus généreuses, et j'étais heureux de constater mon isolement constant parmi la foule, de garder mon autonomie sexuelle enthousiaste, à l'abri de toutes espèces de

dépravations. J'eus honte des souvenirs des vices solitaires de mon enfance, des joies que m'avait données l'alcool, parfois. Naïvement, je crus détenir la perfection métaphysique et morale de l'amour. J'étais heureux et je ne sentais point le caractère morbide de mon optimisme.

» C'est alors qu'un fait vint détruire ce bel échafaudage, tuer ce dieu que je croyais définitif et révéler la véritable cause de mon mal, qui était là toujours en moi, secret et latent. Tout s'écroula, s'anéantit devant ma première vision d'un cadavre. Je compris que cette angoisse limitée, venue de la non-explication, de la non-révélation d'une perfection sexuelle, n'était autre que l'angoisse plus générale de l'absolu : absolu dans la mort, absolu en Dieu, absolu dans la beauté.

» Ce qui me frappa devant la mort, fut d'abord le léger malaise de me sentir, moi, trop vivant à cette minute, d'entendre trop mon cœur, de trop deviner mes artères, animées, sur mon cerveau, de prendre trop possession, à l'intérieur, de mes organes, de leur rythme, des mouvements constants de leur vie.

» Par une sorte d'égoïsme réflexe, ce fut le réveil de mon instinct de conservation, et la nécessité immédiate, inconsciente d'une exagération coenesthésique. Cette première impression fut donc toute faite de relatif, de rapports de matière morte à matière vivante, amenant un sentiment atroce de sécurité. Mais je compris qu'au delà du cadavre, il y avait autre chose. Ce cadavre, tous les cadavres, n'étaient point seulement des choses inertes avec leur dérisoire identité de cimetière. Ils représentaient un extrême, un absolu, que je rapprochais malgré moi de la perfection terrestre de l'amour, que je pressentais peut-être, mais que je n'avais point découverte.

» La mort, en soi, est une perfection, car on la conçoit simplement, en idée, mais on ne la pense point en image. Avoir de l'imagination au sujet de la mort, est bien un indice de la faiblesse humaine. Dire simplement que la mort est un néant, est l'erreur aussi, sans doute, des esprits forts. Le sage Montaigne disait, dans la dernière minute de sa vie : « Je vais enfin connaître le Grand Peut-être. »

» La mort, certes, est bien un néant physiologique, et la fin de ce « moi » venu des mouvements microscopiques du corps. Cela m'importe peu. Quand je dors, je n'existe plus pour moi, puisque,

en dehors des rêves et de la souffrance de mes organes, je n'ai plus conscience de moi.

» La mort m'apparut comme la première révélation d'une perfection probable. Non point la perfection de l'immobilité et du silence absolu. J'ai le sentiment irritant que la perfection de la mort est vraie, réelle, tout en restant inaccessible et indéfinissable. Ce n'est point la vision anthume de mon squelette, ni la possibilité de quelque métépsychose, qui m'inquiètent. Ces considérations étant, en elles-mêmes, trop terrestres, il me suffirait, je le sens, d'une foi ardente, mais terrestre, pour dissiper mon angoisse. Si je vais un peu au fond de moi-même, j'y découvre à chaque seconde cette secrète hantise de connaître l'absolu de la mort. J'entretiens ma hantise, je l'humanise en m'entourant de musiques macabres, en les recherchant même, inconsciemment. J'ai un crâne sur ma table, non point par aspiration poétique, ni pour faciliter des méditations métaphysiques toujours stériles et douloureuses finalement. Non, j'ai besoin de l'idée de mort, de tout ce qui peut rappeler physiquement ou psychiquement la mort. C'est l'inquiétante présence de son absolu qu'il me faut. Cette présence, même non définie, suffit à mon angoisse car elle entretient l'autre angoisse, l'angoisse de l'absolu en amour. Elle l'englobe, s'y mêle et je me plais à confondre ces deux idées de l'absolu dans la mort que je conçois, et l'absolu sexuel que je désire simplement, sans penser passionnément, *a priori*, qu'il existe. Lorsque je pince une femme et que je constate sa souffrance, lorsque je possède cette femme, et que je constate, après, l'affolement désespéré de mon esprit et ma tristesse, je pense qu'il ne s'agit point seulement de sadisme vulgaire ou du *post coitum triste animal est* de Lucrèce.

» Meurtrir une femme, même faiblement, avant l'amour, n'est, je crois, que la manifestation extérieure et vulgaire d'une irritation spirituelle supérieure venue de ce sentiment angoissant que cette femme ne nous offre point, *a priori*, la prévision de cet obscur absolu que l'on voudrait y découvrir. Avant la possession, c'est-à-dire avant la dernière chance de satisfaction ou de quelque révélation sublime, on l'en rend déjà responsable et c'est alors le châtimement inconscient dans les souffrances que l'on donne à sa chair.

» Dès lors, la possession d'une femme ne m'apparaît plus

comme un fait seulement physiologique, mais comme la recherche suprême, désordonnée, violente, désespérée, de cet absolu qui magnifierait et diviniserait, en quelque sorte, la jouissance accessoire, secondaire accidentelle, de mon corps. Or, cet absolu, ou plutôt la volonté de le connaître, est déjà en moi. lié à l'absolu de la mort, inséparable de lui, car je leur ai donné la même essence. La possibilité de la connaissance de ce dernier me reste seule, après la possession. C'est elle qui fait ma tristesse, mon accablement. Je compare inconsciemment l'idée possible d'une perfection dans la mort et l'étrange désespoir de n'avoir point trouvé une perfection dans l'amour.

» Dès lors, je transpose sur la chair matérielle de la femme l'idée parfaite de mort, et je pense que cette chair me fournira, dans l'absolu de la mort, une sourde compensation à l'absolu de l'amour qu'elle ne porte point en elle. Mais comme j'ai en moi, ainsi que la plupart des hommes, une hérédité de la raison, avec les supports sociaux de la morale, de l'intérêt, de l'égoïsme et de la peur, je m'en vais, calme, social, honnête.

» Je sais bien que je reconnaitrai vite mon angoisse. Mais j'excuse ou j'admets tout au moins, en dehors des lois sociales, ceux qui tuent parfois une femme, pendant l'amour ou après l'amour. Je m'habitue à cette idée que la femme n'est pas responsable, essentiellement, de ma désillusion et qu'une fois pour toutes les joies supérieures, parfaites, de la connaissance d'un absolu dans l'amour ou dans la possession, sont limitées à cette espèce de plaisir résigné de l'étreinte animale. Je m'habitue, par force, à ne voir aucune psychologie dans la possession de la femme. Mais ce n'est qu'une discipline de fortune, basée sur le désir d'une frêle tranquillité.

» Trouverai-je l'harmonie entre l'absolu de la mort et l'absolu de l'amour, dans la chasteté, dans les philosophies eudémonistes, ou dans le cynisme érotique consolateur que donne l'alcool ? Je n'ai pas su, par moi-même, me libérer de mon angoisse. L'idée de l'absolu en Dieu, pourrait-elle me satisfaire et me délivrer ? Mais comment admettre, pour moi, homme faible, cette dualité de deux absolus réunis dans une même conscience, une même sensibilité, une même foi : absolu en Dieu, absolu dans l'amour. François Mauriac, dans son beau livre douloureux : « Souffrances et bonheur du Chrétien », dit : « ... on ne peut pas servir deux

» maîtres; on ne peut, non plus, chérir deux êtres... ». Plus loin : « ... le Dieu des Chrétiens ne veut pas être aimé, il veut être seul aimé. Il ne souffre pas que nous détournions de Lui un seul soupir, tout autre amour étant une idolâtrie. Et cette exigence est souverainement raisonnable. Impossible d'aimer la créature sans la déifier. Elle devient l'unique nécessaire; elle occupe la place de Dieu : le ciel de sa présence, l'enfer de son absence. »

» Je connais les tourments de cet enfer. J'ai cherché Dieu, c'est-à-dire l'absolu en Dieu, et non point un dieu défini, construit selon les morales transitoires ou les aspirations sentimentales des siècles. Les religions m'apparurent trop prêtes, trop parfaites peut-être dans leurs explications devant l'esprit et dans leurs dogmes. Elles m'apparurent aussi comme un refuge trop bienveillant pour la faiblesse et le désespoir de l'homme, disciplinant trop la foi par la raison et faisant trop peu de place à cette ardente sensibilité intuitive qui fait qu'à chaque minute, dans chaque circonstance, l'homme, créature relative, adhère intimement, passionnément à l'absolu Dieu. Ma faiblesse est de n'avoir point de religion, peut-être. La force n'est pas de ne point croire, mais n'ayant pas trouvé Dieu, de persévérer dans sa recherche.

» Je ne pense point le trouver à travers la perfection de l'atome ou celle des systèmes stellaires. Si l'« horloger » de Voltaire m'était révélé, la réelle présence du créateur et de la créature décevrait ma soif d'absolu, parce qu'elle ne serait point qu'une perfection, et une seule. La meilleure façon de croire en Dieu serait, peut-être, pour moi, de le pressentir, de laisser progressivement envahir par la foi mon esprit et mon cœur. Je ne dirai point, *a priori* : Je crois en Dieu, car j'ai tout à y gagner et rien à y perdre. Et je ne laisserai point ma croyance s'organiser, après, en système. Une seule chose aurait pu m'amener à Dieu : la connaissance d'un absolu sexuel, c'est-à-dire d'une perfection, sans l'intermédiaire périssable et terrestre de la femme. Or, cette connaissance m'est interdite et je ne peux me donner tout à l'amour, pour arriver à l'autre amour et à l'autre foi, plus sublime, en Dieu. Dieu doit être, d'emblée, en moi pour que je croie en Lui. La passion de l'amour et la passion en Dieu ne sont pas compatibles, même si la première crée la seconde. Un vrai chrétien ne peut qu'adorer Dieu à travers la femme dont,

seule, la chair doit lui être accessible. La foi, la vraie foi exige l'unité. Elle perd toute sa valeur et s'annihile, dès que s'amorce un partage, dès que la dualité d'un but scinde en deux l'élan d'une volonté, d'une sensibilité, d'une intelligence ou d'une aptitude divine au sacrifice. « On ne peut pas servir deux maîtres; on ne peut, non plus, chérir deux êtres. » Je ne retrouverai point le bonheur en Dieu, comme le chrétien qui a cru le perdre, dans son angoisse. Je sens que, pour ne pas déchoir, ma douleur de ne point connaître l'absolu en Dieu m'est nécessaire. Elle est nécessaire parce qu'elle ne fixe point d'attitudes définitives, elle ne sèche point les larmes sous une résignation totale et acceptée, mais elle laisse, parce qu'elle est une angoisse même, un débat de l'esprit et du cœur, la possibilité d'une révélation de cet absolu. Il faut être fou pour dire : « Les femmes sont des êtres divins. » Rien ne m'est divin, car je ne porte en moi aucun absolu. Ma souffrance même n'est pas absolue, puisqu'elle n'est pas désespérée. Dois-je me résigner aux joies et aux souffrances relatives du corps et de l'esprit ? Je ne peux pas. Je sens qu'il faut une orientation fertile à mon angoisse. Le panthéisme m'apparaît comme une explication trop facile, trop près de nous et donnant libre cours à une béatitude trop nonchalante, trop intéressée, trop morale, trop sociale presque, et non point à cette béatitude divine, de ce que doit être la vraie foi. Si je trouve la vraie foi, j'éviterai peut-être la femme. Ma sensualité et ma sensibilité me feraient trop trouver Dieu en elle. Et je ne voudrai pas prostituer mon amour en Dieu. Or, n'ayant pas la foi, je peux trouver la femme. Et, du même coup, ce sera, je le sens, l'exacerbation de mon angoisse venue de la non-connaissance de l'absolu en amour, et peut-être le refuge, encore, dans la recherche passionnée de l'absolu en Dieu. Alors je perdrai la femme et sa chair m'apparaîtra misérable.

» J'assiste, impuissant, à la déroute de ma conscience, aux tourments de ma pauvre faiblesse d'homme, au désarroi de ma volonté. Je n'entrevois point le rachat paisible, triomphant ou lumineux de leur désordre. Et, pourtant, je sens sa possibilité, je sens que l'ardente consolation de la foi m'est possible.

» J'en arrive à ériger en système, à organiser tout ce qui, parmi mes sensations ou les faits qui affectent mon cerveau et mon cœur, peut concourir à me révéler l'absolu en Dieu et me donner sa

foi. Je dirai ce mot atroce, en l'occurrence : tactique. Mon erreur est là : tactique. La foi, si elle me vient, ne doit point être préméditée. Je ne dois pas me la créer, lui préparer un terrain sensible, en un mot me mettre dans les meilleures conditions de réceptivité. Non, le don de la foi ne doit pas être une opération complexe. Non, la foi, pour qu'elle garde l'absolu de sa valeur, doit venir brutale, éblouissante, inconditionnée, sur ma pensée vierge, sur mon cœur vierge.

» En vain, je guette des harmonies inouïes; en vain, je m'attache à la faussée perfection de la science, à l'arbitraire presque monstrueux de la morale; en vain, je cherche l'immobilité et le silence, sous une nuit claire, n'y trouvant qu'une poésie, c'est-à-dire une pure création de l'esprit, trop valable pour tous, pour ceux-là même qui ont la foi, et non point la flamme d'une révélation, valable pour ma seule conscience. Je reconnais bien alors, dans ces minutes nocturnes, ce besoin physique d'êtreindre une femme, n'importe quelle femme, non point comme un dérivatif charnel ou voluptueux, à ma détresse et à mon désespoir, mais bien pour exacerber en elle, inconsciemment, de trouver en elle, peut-être, l'absolu que ce ciel ne m'a point donné. Toutes les causes occasionnelles sublimes, où je n'ai pu trouver la foi, m'ont toujours donné le besoin de la femme. Or, la femme ne peut être pour moi, par elle-même, une cause occasionnelle sublime de foi, car « ... impossible d'aimer la créature sans la déifier ». Or, c'est Dieu, absolu d'emblée, que je cherche, et non, relatif d'abord, à la femme.

» Mon angoisse en est là, limitée dans un cercle vicieux où deux incompatibilités s'affrontent, se mêlent, se coordonnent, puis se contredisent inexorablement, sans trouver d'issue. Au delà des causes occasionnelles, juxtaposées, morcelées, où dans mon erreur de tactique, je crois trouver l'absolu en Dieu et peut-être sa conciliation paradoxale avec l'absolu en amour, y a-t-il une cause essentielle, générale et seule, qui pourra m'apaiser. A côté d'une harmonie sensorielle, fragmentée, donc stérile pour me libérer de mon angoisse, existe-t-il un absolu dans la Beauté ?

» Je sens bien que cette nouvelle question que je me pose ne fera que substituer une autre angoisse aux autres angoisses de l'amour, de la mort, de Dieu, et ne m'en délivrera pas, au contraire. Je ne me sens point capable de faire des recherches

impartiales et de découvrir l'unité dans le Beau. Mon esprit n'est point accessible à cette perfection. Mon angoisse est faite du sentiment indéfini d'une présence, d'une sourde latence du Beau absolu, et de mon impuissance à l'atteindre, et l'atteindre sexuellement seulement. Mes yeux, mes oreilles et ma raison fixent inconsciemment des types, par affinité élective. J'arrive bien à un système cohérent. Mais la discipline même qui l'impose, sans que je m'en doute, m'éloigne de la conception anarchique, universelle de l'absolu dans le Beau. L'atteindre en amour ? Je redoute, je pressens une nouvelle désillusion. L'amour m'a-t-il livré la connaissance d'un absolu, même en amour, d'un absolu dans la mort ou d'un absolu en Dieu ? En amour, l'homme ne trouve pas « la Beauté », mais « sa beauté », c'est-à-dire l'être prédestiné qui s'adapte le mieux à lui, non pour lui ressembler, mais littéralement pour le compléter.

» J'ai retrouvé ce texte de Platon : « ... D'où vient que le » cheval se plaît au cheval et l'homme à l'homme, et que, de » façon générale, les êtres d'une espèce aiment et désirent leurs » semblables de la même espèce ? Cela n'équivaut assurément » pas à dire : tout animal est beau; or, le désir tend vers le » beau. A ce compte, il faudrait que le beau l'emporte en agré- » ment. Or, ce qui est bien plus vrai, c'est que toute beauté n'est » pas agréable, tandis que l'agrément, c'est aussi la beauté... » De savoir pourquoi chaque être fait l'amour surtout et le plus » agréablement avec un être de la même espèce, c'est un autre » problème. Mais que tel objet aimé soit en outre le plus beau, ce » n'est plus vrai. En réalité, ce qui est en vue de l'union sexuelle » nous plaît, parce que nous appelons beau ce dont le désir nous » rend la vue agréable. Et d'ailleurs il en est de même au sujet » des autres désirs : car, lorsqu'on a soif, on regarde la boisson » avec plus de plaisir. Ainsi donc, ce qui est beau pour un certain » usage et que nous désirons beaucoup, paraît très agréable; » tandis qu'il n'en est plus ainsi pour ce qui est beau par soi. Et » en voici une preuve : En effet, des hommes même nous paraissent être beaux, quand nous n'avons pas en vue l'union sexuelle. » N'est-ce pas à ce point que nous pouvons contempler ces êtres » avec plus de plaisir même que ceux qui sont appropriés à cette » union ? Effectivement, rien ne s'y oppose dès que nous nous » trouvons sans désir. C'est ainsi qu'une boisson paraît plus belle :

» c'est que si nous sommes altérés, nous avons plus de plaisir
» à la voir... »

» Malgré cela, je ne peux morceler selon les moments ou les circonstances l'intuition indivisible du Beau, qui doit, dans ma personnalité, être un tout ou n'être pas du tout. Ainsi, ne pourrai-je trouver ce beau à travers la femme, dans l'amour, qu'en entretenant mon désir de la même femme et en fixant l'amour dans un sublime définitif. Je ne pense pas y arriver. Je retombe, solitaire, banal, très pauvre, dans mes angoisses. Je n'accorde aucune poésie farouche à mon état. Je vis seul avec les petits gestes quotidiens et adoucissants de la vie; cette vie dont la nécessité de jouir de tout l'aimable relatif, m'apparaîtra peut-être un jour. Au plus fort de mon angoisse, je me réfugie dans d'humbles philosophies de détresse; j'atteinds le critérium de la bonté en ne tuant point cette mouche, la perfection de la mort dans le sommeil, l'absolu en Dieu par les cantiques monotones venus doucement de mon enfance, l'idéal dans la Beauté, en trouvant belle, à chaque minute, ma pauvre chambre.

» Si j'avais le génie de Pascal ou de Baudelaire, je pourrais me libérer de mon angoisse et revenir, magnifié, dans le monde. En vérité, on peut m'offrir le désert : il me restera bien toujours une mouche à ne pas tuer, le même cantique dans ma tête, le sable pour dormir, et la beauté même de ce désert, pour satisfaire ma vue. Ainsi, je resterai « moi », immuablement, jusqu'à ma fin, et si le cadre change, je retrouverai partout, malgré tout, l'essence même de ma tristesse... »

Or, ce jeune homme, dont nous venons de donner l'observation, présente un prognathisme exagéré, dont il souffre, qui l'humilie aux yeux des autres et qu'il veut garder caché. De plus, et peut-être à cause de cela, c'est un grand timide et un hyperémotif. Nous pouvons dire que, dans ce cas, une simple imperfection physique est le point de départ, et pour ainsi dire l'épine irritative de la crise d'angoisse qu'il subit.

Nous avons assisté, chez lui, à plusieurs phases : phase inconsciente de soustraction physique de soi-même à la Société; phase de repliement en soi de l'instinct sexuel auquel on interdit toute issue pour des manifestations extérieures;

phase d'auto-érotisme et d'exaltation du nouveau « moi » sexuel; phase d'angoisses supérieures; enfin, phase de dépression.

Il eût suffi, peut-être, de l'étincelle du génie entre ces deux dernières phases, pour le libérer. Une soudaine activité physique ou psychique, mais qui aurait créé, eût été, semble-t-il, une inconsciente justification de l'individu lui-même vis-à-vis de son angoisse. Et, du même coup, celle-ci, extériorisée, canalisée et comme évacuée, eut disparu d'elle-même, faisant place à « l'œuvre » ou à « l'acte ».

Quoi qu'il en soit, dans ces états d'angoisse, consécutive à un isolement sexuel, nous constatons presque toujours comme point de départ un simple détail physique ou intellectuel, qui met l'individu, vis-à-vis de la Société, en état d'infériorité apparente ou réelle. La plupart des grands génies furent le plus souvent sensuels, plus ou moins laids, plus ou moins malheureux, ou souffrirent de quelque petite misère de l'esprit. Mais combien de souffrances de cette sorte restent cachées, ignorées, pudiques presque. Combien de fois entend-on dire de tel ou tel individu : « C'est un pauvre fou ». Il suffirait parfois d'une enquête intelligente, discrète, d'une grande patience et d'une pitié ardente, pour redonner de la joie à ce « pauvre fou » et le rendre raisonnable aux yeux des autres.

Et nous, médecins, ne sommes-nous déjà pas entraînés à plaindre, à guérir et à consoler ?

Plaindre ? Mais plaindre silencieusement, fructueusement, après avoir constaté le mal.

Devant ce mal le médecin doit être d'abord l'homme doux et fraternel et non point le clinicien orthodoxe qui attaque d'emblée.

La pitié souvent, si elle est ardente et sincère, fait découvrir les mots qui atténuent ou la thérapeutique qui sauve. Parfois, chez ces malades, nous découvrons une espèce de sensibilisation organique qui sert de substratum aux misè-

res de l'esprit. La guérison d'une dysménorrhée désespérante, d'une dyspepsie qui traîne, d'un varicocèle humiliant, donne souvent des conséquences plus heureuses que la simple guérison anatomique.

Et si, malheureusement, cette guérison est impossible, il nous reste malgré tout, devant l'homme qui souffre, l'infinie douceur de sa consolation.



CONCLUSIONS

1) Il existe, chez l'enfant, en dehors de la pure physique de l'instinct, un début de troubles psychiques de celui-ci, contribuant à créer des rudiments d'angoisse;

2) L'adulte, devant la société, peut revêtir, sexuellement, malgré lui, trois attitudes, non point très définies ou très limitées, mais en rapport presque invariable avec l'état physique, le degré d'intelligence, de sensibilité, de sensualité ou de volonté de soumission à une discipline extérieure. Nous nommerons : l'état d'intégration complète, où toutes les offres satisfont toutes les demandes; l'état d'adhésion partielle, où l'individu, satisfait physiquement, pose, du côté de l'esprit, des conditions auxquelles la société ne répond pas toujours. Enfin, l'état réfractaire total, dans lequel l'instinct, tant du point de vue matériel que cérébral, se sépare constamment de l'idée d'objet.

Nous avons vu, par quelques observations, la progression dans l'angoisse, suivant ces trois états. Constatant qu'il y a souffrance, nous abordons enfin, brièvement, sans y toucher, le problème d'une psychothérapie.

VU, BON POUR IMPRIMER :

Le Président :

PIERRE MAURIAC.

VU :

Le Doyen,

C. SIGALAS.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 24 novembre 1931.

Le Recteur de l'Académie :

F. DUMAS.

IMPRIMERIE
RENÉ SAMIE
BORDEAUX

